

Ca file doucement



JOURNAL DU COLLÈGE CÉVENOL, CHAMBON-SUR-LIGNON (Haute-Loire)
NUMERO 2 - JUIN 1946

NOS PREMIÈRES IMPRESSIONS AU CHAMBON

NOUS sommes arrivés au Chambon quelques jours avant Pâques, par un temps sombre et froid. Quel contraste fut l'accueil chaleureux, aimable et encourageant que nous avons trouvé auprès de ceux qui nous ont reçus ! Puis le dimanche de Pâques arriva, si différent du nôtre où, dans les églises, nous sommes habitués à entendre une musique « exubérante », à voir des montagnes de fleurs, des gens habillés de toutes sortes de couleurs, et où on nous proclame avec triomphe la victoire spirituelle de Pâques. Ici, au Chambon, nous avons trouvé le Temple bondé de gens habillés en noir, nous avons entendu des cantiques chantés lentement et solennellement, nous n'avons trouvé aucune décoration à l'intérieur de l'église, aucun coloris dans le style de la prédication. Mais quelle foi ardente nous avons sentie sous cet extérieur plutôt sombre — foi qui réchauffait les cœurs et éclairait les âmes !

Maintenant que les vacances sont terminées et que nous avons commencé notre travail au collège, nos impressions se multiplient avec une telle rapidité qu'il nous est difficile de comprendre tout ce que cela veut dire. Ayant été invité à enseigner l'anglais dans trois des petites classes jusqu'à la fin du trimestre, nous nous sommes décidés à faire un travail consciencieux dès le début, pour justifier en quelque sorte notre long voyage et la foi des Eglises d'Amérique qui nous ont

envoyés. Les élèves de nos classes, si patients à l'égard de notre français encore peu sûr et plein de fautes, nous trouvent sévères et exigeants, car nous voulons que n'importe lequel d'entre eux, en arrivant un jour à Douvres ou à New-York, puisse lire et parler l'anglais beaucoup mieux que nous ne parlons le français au début de notre séjour en France.

Toute l'atmosphère de l'église et du collège est si vivante, la conviction y est si profonde que nous ne pouvons pas nous empêcher de nous demander comment les gens de nos églises, en Amérique, pourront aider le Chambon en dehors du domaine matériel. Moralement, c'est plutôt le Chambon qui nous paraît capable d'aider nos écoles et nos églises d'Amérique, et cette impression correspond tout à fait avec ce que nous avons prévu. Les nombreux amis du Chambon aux Etats-Unis qui nous ont envoyés ici, qui espèrent pouvoir faire des échanges plus tard et, si possible, envoyer des bâtiments temporaires pour « abriter » le collège cet automne, comptent sur vous, qui lisez ces lignes, pour donner au monde l'exemple d'une vie qui, en bannissant tout ce qui suscite la haine et la guerre, contribuera, sous le regard de Dieu, à créer dans l'avenir une amitié, une coopération et un ordre nouveau parmi les nations.

Howard SCHOMER,
Pasteur aux Etats-Unis.

(Traduit de l'anglais par Miss WILLIAMSON.)

FIRST IMPRESSIONS OF THE CHAMBON

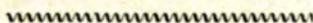
WE reached the Chambon a few days before Easter, the weather was cold, gloomy and forbidding, a dull blackground against which the warm, happy and hiendly reception people gave us stood out in starked contrast. The Same kind of contrast was apparent when sunday came. In our churches at home, we are accustomed at Eastertime to exuberant music, banks upon bank of flowers, multi-colored clothes, proclamations of spiritual triumph. Here we found the Temple througed by people dressed in black, we heard hymns sung in slow, and Solemn tempo, we observed no trace of décoration in either the building or the sermon. But how ardently faith burned beneath this cloak of gray and black, warning the hearts of the worshippen, illuminating their minds!

When the holidays were ever and we took up our first assignment in the collège, an impressions multiplied so fast that is was and is difficult to understand what it all means. Asked to teach three elementary English classes for the remainder of the trimestre we reselved to begin justifying our long voyage and the Faith of the American Churches that have sent us here by cloing a thoroug Job right

from the Start. The students of these classes, so patient with our faulty, and hésitant French, find that we are hard and exacting. We are determined that any of our students who some day step off the ship at Dover or New-York will hot only read but speak the English language far better than we do French as we begin to live in France.

The whole atmosphère of both Church and School here is so vibrant and positive that we, cannot help but ask our selves how can Améri-can Church people possibly help Chambon may be much more capable of helping our American churches and Schools than vice-versa. And this is exactly as we had anticipated. The many friends of Chambon in the United States whe are Joining in sending us here now, exchange students later and if possible buildings to Shetter the Collège by autunm, these many people look to you whe read these lines for grand démonstration of that way of life which takes away the causes of hated and war leading into a future of friendship, coopération and new création among the nations and under God.

Hooward SCHOMER.



Lorsque les Professeurs et les Elèves s'amuse...

Pour terminer un long trimestre de travail épuisant, pour essayer d'oublier un labeur acharné, nous nous sommes offerts, nous, professeurs et élèves des classes de première, une soirée récréative.

Après avoir sué ensemble à la peine, nous avons sué autour d'un même jeu de massacre. Ce n'était plus l'interrogation écrite que nous redoutions, mais le ballon... Et, ici, nous devons rendre un hommage tout spécial à nos professeurs qui ont rivalisé de légèreté, de grâce et de souplesse pour sauter au-dessus de ce fameux ballon.

Après cet excellent exercice musculaire, nous avons cru bon d'offrir à nos supérieurs, l'occasion d'un petit effort intellectuel. L'examen consistait à retrouver le nom des produits que représentaient des réclames, découpées dans quelque « Illustration ». Il vaut mieux ne pas rapporter ici les résultats, car il est d'usage au Collège Cévenol que personne ne connaisse les notes d'autrui. Donc, passons...

Mais nous ne passerons pas sur l'excellent dîner pris en commun sous la pâle clarté des étoiles. Il serait peut-être difficile de dire exactement ce que l'on nous a fait manger. Cependant les mets étaient de goûts variés et semblent avoir été digérés sans trop d'encombres.

Ainsi, après avoir bien mangé, nous avons pu boire avec avidité les paroles colorées et éloquentes de nos « gesses » du Midi, qui ont reproduit avec beaucoup de vivacité et « d'assent » une scène de ménage telle qu'on peut en trouver chez eux.

Cependant, comme les dernières lueurs du feu n'arrivaient plus à réchauffer l'atmosphère, nous avons cru qu'il serait plus sage pour les rhumatismes de nos supérieurs de continuer notre soirée dans un lieu moins exposé à l'air frais de la nuit. C'est pourquoi nous nous sommes installés dans le local des « Ge-

nêts d'Or ». Là, s'il faisait moins froid que dehors, il ne faisait guère plus clair ! Mais comme nous sommes habitués, au Collège Cévenol, à nous passer d'ampoules la nuit, comme de vitres l'hiver, nos organes savent suppléer maintenant à ces petits manquements, et nous avons pu continuer agréablement notre réunion.

Et c'est alors, dans la pénombre des « Genêts d'Or », que se place le grand fait de notre soirée : interprétation, par les intéressés, d'un drame moderne en un acte, peint sur le vif par Mlle Hœfert : « Un Conseil de Professeurs ».

Veuillez écouter.

Mlle Gretillat entre en scène :

Mlle GRETILLAT (*seule*). — Mais où est donc la chemise de première ? Ah ! c'est sans doute Mme Lavondès qui l'a chez elle. J'aurais si bien pu mettre les appréciations ! Il est bien huit heures et demie. Personne n'est là. Je l'avais pourtant marqué sur le cahier. Ah ! voilà M. Theis.

M. THEIS (*essoufflé, s'essuyant le front*). — Bonsoir, Mademoiselle. J'ai failli être en retard. Mes filles m'ont préparé un dîner à emporter. (*Il déballe une bouteille de vin — avec du café dedans — des tartines énormes enveloppées dans un journal.*)

GRET — Avez-vous su si Miss Williamson est malade ? On l'a attendue hier en vain.

THEIS. — Je l'ai vue ce matin de loin. Elle avait l'air tout à fait pimpante. Elle a dû confondre les jours...

GRET. — Vous m'avez apporté la liste des boursiers ?

THEIS. — Oh ! je l'avais préparée sur mon bureau à la maison, mais c'est resté là-haut. Nous verrons ça demain. Puisqu'on ne peut pas encore commencer, on pourra peut-être dîner. (*Il s'y met.*)

Miss WILLIAMSON (*entre, rayonnant*). — Ah ! je suis bien à l'heure. Ce sont les Secondes ce soir, n'est-ce pas ?

THEIS (*sourit malicieusement, lèche ses lèvres et... se tait*).

GRET. — Les Secondes ? Mais c'est hier qu'on les a faites. Nous sommes



aux Premières, heureusement. On vous a attendue une demi-heure hier soir, après on a commencé.

WILL. — Alors je m'excuse. Je ne comprends pas. J'ai dû me tromper en regardant le cahier. J'étais chez moi toute la soirée...

M. THEIS (*soupire par distraction, puis*

riant). — Vous avez eu de la chance !

WILL. — Je n'ai pas encore fini de corriger les versions des Premières. Vous m'excusez. (*Elle tire un gros paquet de son petit sac, et se met au travail.*)

Mme TROCMÉ (*ouvre la porte, se retourne*). — Ecoute, Yvonne : dis à la maison que quelqu'un aille à la Suchère pour chercher les chevretons, sans cela on n'aura pas de dessert demain. Attends ! Et que Jacquot et Daniel se couchent vite. S'ils n'ont pas fini leur travail, ils le feront demain matin. Bonsoir, Mesdemoiselles, bonsoir, Monsieur Theis. Mais dites-donc, c'est tout ? (*Elle montre « l'assemblée »*). Si j'avais su cela, j'aurais encore pu m'occuper de trente-six choses à la maison. Vous comprenez, on perd son temps comme cela. Vous, vous êtes célibataires (*légère protestation de M. Theis*), oui, et vous avez une femme à la maison et toutes ces filles. Mais moi, avec mon ménage compliqué — vous ne vous rendez pas compte ! Ne pourrait-on pas faire les élèves d'italien ? Je dois partir après. C'est lundi, et André m'attend. Je ne peux pas le laisser seul. C'est notre seul jour libre, vous comprenez. Dimanche...

THEIS. — Je veux bien, mais nous n'avons pas la chemise...

TROCMÉ. — On n'y pense pas de faire attendre les gens comme cela.

Mme DREYER (*est entrée, sans être aperçue, en souriant*). — Bonsoir. Ne vous en faites pas, Mme Lavondès arrive. Elle a les chemises.

TROCMÉ. — Je pourrais, en attendant, vous parler en particulier, Monsieur Theis. Voilà, c'est un cas spécial (*elle lui parle bas*).

Mme LAVONDÈS (*arrive en brandissant la chemise des Premières*). — Pardon, je n'ai aucune idée de l'heure, mais je suppose que je suis en retard. Vous savez (*elle s'assied*), c'est terrible, toutes ces copies ! Il y en a qui mettent des pages et des pages ! Je n'en peux plus, ils n'ont souvent aucune idée de la façon dont on traite un sujet. Ils pillent les manuels, cela ne rime à rien. Par exemple...

DREYER (*souriant*). — Ah ! Mme Lavondès est lancée.

LAVONDÈS (*gentiment*). — Je sais que je suis bavarde. Je ne dirai plus rien.

DREYER (*riant*). — Vous croyez ?

M. TISSOT (*fait entrer Mme Albertini*). — Entrez, Madame. (*Il suit, avec un sourire et un salut pour tout le monde. Chacun lui serre la main.*)

THEIS. — Allons, on peut commencer ? Tout le monde est là

GRET. — Mlle Hoefert manque encore. Je l'ai vu partir à midi avec son sac. Elle doit encore courir les routes. Je lui ai bien dit que le Collège passe avant les questions privées.

LAV. — Mais vous savez, elle ravitaille aussi ses collègues !

THEIS. — Donc, son activité est d'utilité publique. (*Il ouvre la chemise*). Il n'y a pas de notes en histoire et géographie !

Mme ALBERTINI. — Je demande pardon. Mais je n'ai pas encore pu finir de corriger les compositions. Ils en mettent tant ! Je leur dis bien de mettre seulement des faits. Ne pourrais-je pas mettre les notes demain soir ?

GRET. — Non. Il faut que Mme Girard les copie demain.

Miss WILL. — Mais corrigez maintenant ; je le fais toujours.

ALB. — C'est permis, Monsieur Theis ?

THEIS (*opine du bonnet*).

TROCMÉ. — Ecoutez, je suis pressée ; depuis une demi-heure on est là à causer. Comme cela, j'ai bien peur qu'on y soit encore à minuit. Hier j'ai perdu mon temps à courir après les chemises des Quatrièmes. (*Mlle Hoefert est entrée*). Ah ! voilà la criminelle. Elle avait emporté les bulletins ; je lui cours après, à la gare, je retourne au secrétariat, enfin je la trouve avec toute sa bande d'Autrichiens, au train. C'est toujours la même chose. On se met en quatre, et puis on est arrêté par les autres. Vous ne vous rendez pas compte...

HOEFERT (*est entrée, un sac énorme au dos, un bidon de lait à la main, une botte de paille à travers le sac. Elle est accueillie par des acclamations partielles*).

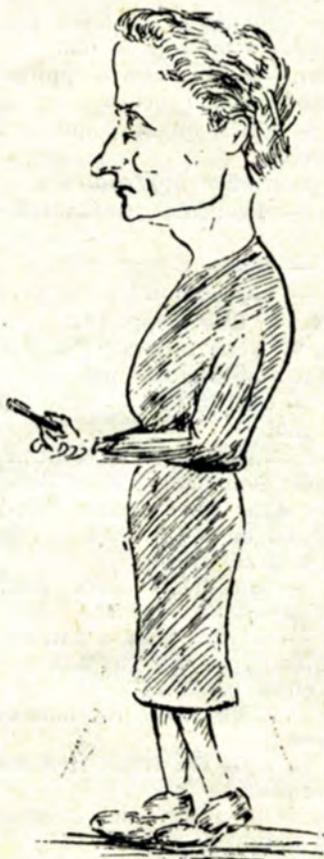
GRET. — Si vous avez couru jusqu'à

maintenant, vous nous apportez au moins quelque chose ?

HOEF (*gênée*). — Je voudrais bien, mais c'est déjà tout retenu.

DREYER. — Alors, il n'y aura que la paille pour nous ?

HOEF. — Si vous voulez... mais c'était



pour mettre les chevretons. Je sais, je suis en retard, il est 9 heures ; mais à 8 heures 16 j'étais encore à la Destourbes.

THEIS. — Alors, reposez-vous ici ; on va seulement commencer. Mademoiselle Gretillat, d'abord les filles ?

GRET. — Jacqueline Baillat. Conduite ?

TISSOT. — Elle a une bonne conduite.

LAV. — Oui, ça va.

ALB. — Elle ne bouge pas.

GRET. — Donc, bien. Application ?

TISSOT. — C'est désespérant.

WILL. — Mais elle a manqué. Chez moi, du reste, elle est bonne.

DREYER. — Chez moi, elle ne travaille pas. Elle ne trouve rien. Elle récolte des collections de zéros. Elle ne fait pas d'efforts.

TISSOT (*ironique*). — C'est nouveau. Depuis quatre mois je le dis.

HOEFERT. — Oh ! elle s'applique. Et elle possède son français.

GRET. — Alors, qu'est-ce que je mets ? Très bien ?

TOUS (*murmure approbateur*).

GRET. — Françoise Groussard. Conduite ?

WILL. — Bien.

GRET. — Application ?

DREYER. — Elle s'applique.

LAVON. — Vous croyez ? J'ai l'impression qu'elle ne se foule pas.

HOEF. — Oh ! je la vois, elle habite à côté de moi.

TROCMÉ. — Hier, vous avez dit la même chose pour Bonnardel ; il est aussi pensionnaire dans votre maison. Mais c'est vrai, quand on les a chez soi, ils travaillent souvent mieux.

HOEF. — Oui, c'est exact. Bonnardel est bien depuis cette année.

GRET. — Si vous étiez à l'Internat, ce serait bien. Tous les garçons travailleraient. (*Rire général*).

THEIS. — Eh bien, revenons-en aux Premières...

HOEF. (*a sorti son tricot et demande*) : C'est permis ?

THEIS. — Bien sûr, nous devrions tous en faire autant !

TROCMÉ. — Pardon. Ne pourrait-on pas faire d'abord les Italiens ? Quelqu'un m'attend à la maison. Vous savez, quand on a un turbin comme moi...

THEIS. — Bon. Guy Martin-Baldovini. Conduite ?

HOEF. — Bonne.

TISSOT. — Oh ! non, tout juste passable. La moitié du temps il n'est pas là.

DREYER. — Quand il y a une interrogation écrite, qui ne lui plaît pas, il ne vient pas.

LAV. — C'est difficile à évaluer. Parfois, on a l'impression qu'il travaille.

TROCMÉ. — Il n'est pas au niveau. Je crois pourtant qu'il travaille. Il y en a d'autres, comme Yvonne que j'ai chez moi...

DREYER. — Ah ! ses pensionnaires...

TROCMÉ. — Oui, mais je veux seulement dire qu'elle fait ce qu'elle peut. Je la vois travailler, vous comprenez, ceux qui viennent d'Alsace sont désorientés. Vous lui parlez du Concile de Trente, elle mettra 30 en chiffres. A propos d'histoire et géographie, j'ai une chose à dire, et puis je pars. (*Theis, à part* : « Ah ! bien ! ») Oui, Monsieur Theis, c'est nécessaire. Il ne s'agit pas de la Première. Je n'étais pas là quand on a fait les Quatrièmes. Il faut voir ce qui s'est passé en Géographie. Les miens sont rentrés dans un état terrible. Vous avez vu le sujet qu'a donné M. Vienney ?

THEIS. — Oh ! c'est un traquenard, cette composition !

GRET (*qui a cherché les copies*). — Voici les copies. Alors on va voir. (*Elle lit*) : Décrivez la région dinarique.

WILL. — Qu'est-ce que c'est ? Dynamique ?

DREYER. — Je n'en ai jamais entendu parler. Vous savez, je suis nulle en géographie !

HOEF. — Oui, je sais ce que c'est. (*Quelqu'un, à part* : « Naturellement, elle sait »). C'est dans l'ancienne Autriche-Hongrie. (*Trocmé interrompt*) : « Pardon, c'est l'Italie ». (*Hoef, ne se laissant pas déranger*) : Je me rappelle l'avoir appris dans les petites classes. C'est le Karst...

GRET. — Écoutons plutôt ce que disent les élèves : « La région dinarique est une région sèche, au climat méditerranéen... » Mais où donc ?... En effet, celui-ci a zéro. Cherchons-en un autre... Mais aucun n'a la moyenne... Enfin ; 11 sur 20 : « La région dinarique est formée par les Alpes dinariques et le Karst dinarique. Ces montagnes tombent à pic sur la mer (quelle mer ?). Elle est prolongée par le Pinde... »

THEIS. — Cela suffit, nous voyons. La

question est normale, il n'y a qu'à apprendre pour savoir répondre..

TROCMÉ. — Mais vous verrez après...

GRET. — 2. « Vous traversez la Russie de Mourmansk à Bakou. Quelles voies ferrées utilisez-vous ? Quelles grandes villes traversez-vous ? Dites ce que vous voyez par la fenêtre de votre compartiment (Hoef : « Et comment s'appelle le chef de train... ») et ce que représentent les cartes postales dont vous faites collection au passage dans les gares. »

ALB. — Pourvu que le train s'arrête assez longtemps pendant que le type va au buffet pour acheter les cartes postales !

THEIS. — Vous savez, il m'est arrivé quelque chose de bizarre quand j'ai voulu acheter des cartes postales à Sofia, en 1920... Sénégalais... Madagascar...

GRET. — Alors, on peut continuer ? Peut-être les filles ? Boissonnat Madeleine. Conduite ?

TOUS. — Bien.

GRET. — Application ?

WILL. — Bjen.

LAV. — Ça va.

GRET. — Annie Capretz.

LAV. — Je ne sais pas si elle travaille.

GRET. — D'abord la conduite.

TISSOT. — Elle a une bonne conduite.

GRET. — Note générale ? Elle était moyenne. L'est-elle toujours ? Qu'est-ce que vous dites, Mademoiselle Hoefert ?

HOEF. — Fünfundwanzig, sechszwanzig, siebenundzwanzig... Pardon ! De qui est-ce qu'on parle ?

GRET. — D'Annie Capratz.

HOEF. — Je ne l'ai pas. (A part) : Il faut que je recommence à compter.

GRET. — D'Artagnan Léonie.

THEIS. — Je ne vois pas qui c'est. Vous pourriez me passer la photo de la classe ?

GRET. — Elle n'est pas sur la photo. Elle vient d'arriver.

LAV. — Vous ne la connaissez pas ? Avec cette tignasse ébourriffée...

GRET. — Alors, quelle conduite ? Bonne ?

LAV. — Vous croyez qu'on peut parler d'une bonne conduite avec une coiffure pareille ?

DREYER. — Et nous ? (Tous se regardent, les uns les autres).

GRET. — Je crois que je suis souvent ébourriffée...

LAV. — Au fond, il n'y a que M. Theis, avec sa permanente qui soit convenable.

THEIS (passe sa main sur sa chevelure, d'un air gêné). — Je n'y puis rien.

GRET. — Alors, conduite de Léonie ? Indisciplinée... mal léchée... Application ?

WILL. — Naturellement elle n'est pas au niveau. Elle ne comprend pas quand je parle anglais. Je leur ai donné l'autre jour une version... Elle invente, oui... Et son latin, fuh !... (dit entre les lèvres, avec mépris).

ALB. — Elle fournit du travail...

LAV. — Bêtement.

ALB. — Je suis tout à fait de votre avis. Elle me sert tout un chapitre d'histoire, mais elle ne distingue pas le sujet.

TISSOT. — J'aimerais bien qu'elle me serve un chapitre en physique.

WILL. (soucieuse). — Pourra-t-on la présenter au Bac ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

THEIS. — On a eu de ces surprises. Le jury du bachot nous couvrirait de confusion... (Il commence à faire des moyennes et s'endort dessus).

LAV. — Faut-il mettre des pronostics ?

GRET. — Le silence est prudent. La suivante. Brodeur Monique. Conduite ? Bien ?

TOUS. — Oui, oui.

GRET. — Application ?

TISSOT. — En progrès, ne trouvez-vous pas ?

GRET. — Je marque donc : en progrès, ou, plutôt : léger progrès. Cécile Roche. Conduite ? Bien ?

TOUS. — Oui.

GRET. — Application ?

TISSOT. — Quelquefois, elle prend le fou-rire en classe.

DREYER. — Oui, elle s'applique.

GRET. — Les filles sont finies. Monsieur Theis, les garçons.

THEIS (se réveille). — Vienney Claude. Conduite ?

HOEF. — Bavard.

TISSOT. — Se dissipe.

LAV. — C'est mieux.

THEIS (*en riant*). — C'est un vieux récidiviste.

WILL. — Mais ils m'ont parlé d'une histoire de balai...

ALB. — Oh ! ce n'est rien. Il est rentré avec un balai. Je l'ai bien grondé. Mais il est si drôle, je ne peux pas m'empêcher de rire.

THEIS. — Alors, qu'est-ce que je mets ? Insupportable ? Conduite mauvaise ?

ALB. — Mais non, c'est un jeune garçon. Ils sont exubérants.

THEIS. — Moi, je n'approuve pas cette conduite.

HOEF. — Fantaisiste, donc. (*Elle a sorti ses tartines, se lèche les doigts*) : Pfu... j'ai cru que c'était de la confiture, et c'est de la peinture !

GRET. (*riant*). — On vient de peindre les meubles.

LES AUTRES. — Bon appétit !

(*On frappe. Hoefert sort.*)

THEIS. — Hoïbian Jean. Ah ! vous avez dit, Madame Lavontès, que c'est un de ceux qui ne sont pas venus à mon cours sur Homère ?

LAV. — Oui, mais il m'a expliqué... logement... enfants... c'est très peu clair.

HOEFERT (*revient*). — Une dame de Marseille qui demande si elle peut emmener son fils ce soir. Il est chez Sèches. Son mari est en permission et, si le garçon part seulement demain par le train de midi, il ne verra plus son père. Elle est venue exprès avec un taxi de Marseille, et doit repartir dans une heure.

GRET (*d'un ton sec*). — Je sais. Elle a téléphoné hier, et je lui ai dit que personne ne part avant demain onze heures et demie.

HOEF. — Vous ne voudriez pas le lui dire vous-même.

GRET. — Oh ! non. Si M. Theis...

THEIS. — Allez-y toujours, Mademoiselle Hoefert, vous la convaincrez bien ! (*Hoefert sort en haussant les épaules*). Alors, Madame Lavontès, qu'est-ce qu'il y a eu dans le ménage Hoïbian ?

LAV. — Oh ! attendez que je me rappelle. L'enfant a été malade... Alors sa

femme n'a pas pu aller surveiller l'étude à sa place (*Les autres* : « C'est compliqué ».) Mais, pour finir, il a avoué qu'il ne serait pas venu non plus si sa femme avait pu le remplacer... Je trouve pourtant que la maladie d'un enfant est une circonstance atténuante. Monsieur Theis, qu'en pensez-vous ?

M. THEIS (*en baillant*). — Oui, si vous voulez.

LAV. — Et puis, vous savez, ce n'est pas facile pour eux. Ils ont dû déménager en plein hiver. Je crois qu'ils ont maintenant une pièce chauffée au moins. Mais tout cela le distrait de son travail. C'est terrible, au Chambon, les gens ne veulent pas louer ; on a une peine inouïe pour trouver un appartement ! L'autre jour j'ai rencontré...

TROCMÉ. — Et nous ! On nous demande de tous les côtés des chambres, des appartements, des maisons, que sais-je ? pour l'été. Mon mari n'a quand même pas un Syndicat d'Initiative. Et vous, Monsieur Tissot, vous avez pu vous arranger avec votre future propriétaire ?

TISSOT. — Oui, Madame, c'est réglé.

HOEF (*à M. Theis*). — On y sera encore à onze heures.

THEIS. — Je continue. (*En attendant, Miss Williamson a disparu derrière un journal. Le regard de M. Theis se fixe sur l'autre côté du journal.*) Ah ! il y a un mot croisé magnifique...

WILL. — Je cherche des annonces...

HOEF. — De mariage, sans doute...

THEIS. — Enfin, de Malprade François, je crois ? Conduite ?

WILL. — Une puérilité !

LAV. — C'est un gosse.

THEIS. — Je mets « enfantin » ? Application ? Qu'est-ce qu'il a été ?

GRET. (*cherche dans un grand cahier*). — Je cherche. Je ne trouve pas... On a dû oublier de recopier sur les cahiers. Plutôt faible.

THEIS. — Faith... (*prononçant en anglais*) : Christian Faith. Conduite ?

WILL (*riant*). — Avec ce nom ! Il a fait de grands progrès.

THEIS. — Alors, bien, bien. Monsieur Girard.

ALBERTINI. — Ah ! celui-ci, hors cours.

(Coup de téléphone).

GRET. — C'est sans doute pour vous, Monsieur Theis.

THEIS (se lève en soupirant). — Maintenant ? (Il regarde l'heure. Parlant au téléphone) : Oui, ici Collège Cevenol. C'est Edouard Theis. Monsieur Flaz, chef de gare ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que les élèves ont pu fabriquer ? (Les autres causent assez fort). Pardon, je n'entends pas... d'Amérique ? (A ce mot tous tombent dans un silence religieux, tous les regards sont fixés sur les lèvres du directeur)... Excellent... Je

ferai le nécessaire... Les professeurs sont justement réunis. On y va tous... Merci. Bonsoir, Monsieur. (Il accroche).

LES PROF. — Qu'y a-t-il ?

THEIS. — Un moment. (Il tourne la manivelle). Mademoiselle, donnez-moi l'Internat, Monsieur March, s'il vous plaît... Bonsoir. Excusez... Vous dites ? Je ne comprends pas... Un lit cassé ? Mais cela n'a aucune importance... Ecoutez, envoyez-moi tout de suite dix-huit garçons costauds, des grands... Non, pas au secrétariat, à la gare. La première maison préfabriquée est arrivée.

TOUS (se lèvent en tumulte). — On y va, tant pis pour les bulletins !

QU'EST-CE QUE L'U. F. P. ?

L'année dernière, partait du Chambon un de nos professeurs, Pingouin (O. Hatzfed). Il nous avait demandé de l'aider dans sa nouvelle tâche de directeur d'une école normale, à Tananarive. Nous n'avions pas répondu à son appel et les élèves ne savaient même plus rien de Pingouin. Mais au mois de novembre, la direction du collège fit lire dans les classes une lettre dans laquelle il nous demandait des livres et des cahiers. Cette lettre n'eut pas d'effet immédiat, sauf sur quelques élèves qui se chargèrent de faire circuler dans les classes des cahiers d'extraits littéraires qui auraient été très bien si plus d'élèves s'y étaient intéressés. Et voilà tout ce qui fut fait pour Pingouin jusqu'à la rentrée de janvier. Mais au début du deuxième trimestre, sur le tableau d'affichage, on vit une petite convocation s'adressant à tous les élèves et les convoquant à un meeting pour Pingouin. L'orateur, du reste très éloquent, Georges Daniels, invita tous les élèves à travailler pour l'école normale Ambavahadimitafo. Tout de suite, les chefs de classe firent des listes de membres actifs

et de membres souscripteurs qui devaient permettre de faciliter les travaux d'élaboration de l'union fraternelle propingouine dont la constitution fut tôt après fixée.

L'Union Fraternelle Propingouine fut créée par un homme qui voyait, à juste titre, très loin. Il forma un gouvernement composé ainsi : président du Conseil, Georges Daniels ; ministre de l'Intérieur, Humbert Jourdan (Cigogne) ministre des Transports et de la Production, Louis Lung ; ministre de l'Information, Catherine Prades ; ministre des Finances, Roger Hollard ; ministre sans portefeuille, Paul Hoibiau (Elan), et un ministre des P. T. T., qui travaille plus spécialement pour la société des missions, Sylvie Prades. Peut-être avon-nous été un peu fort en nous appelant ministres ou président du Conseil. Cependant aucun de ces ministres n'est inutile. La majorité des élèves du collège versent une cotisation hebdomadaire que rassemble dans chaque classe un commis du Trésor et le tout est centralisé au Ministère des Finances. Cet argent sert à acheter du papier (cahiers,

feuilles de copie), à payer aux Malgaches, les frais de correspondance, ou bien à payer les frais de port des colis, etc... Nous collectons aussi des livres et des cahiers que nous expédions par caisses à Ambavahadimitafo. Le ministre de l'Intérieur s'occupe de la répartition des lettres que nous recevons des élèves d'Ambavahadimitafo ; par voix d'affiches, le ministre de l'Information met les élèves au courant de la situation de l'école de Tananarive et fait aussi des enquêtes qui nous aident dans notre travail de collaboration. Le ministre des P. T. T. travaille directement pour la Société des missions de Paris en collectant des timbres. Enfin, le ministre sans portefeuille n'aura pas une activité débordante à l'U. F. P. Mais, comme l'avait fait gentiment remarquer G. Daniels, le soir du meeting, l'U. F. P. n'est ni une

dictature, ni une oligarchie : dans chaque classe il y a un préfet et des représentants de chaque ministère qui devraient aider et conseiller les ministres, ce qui risque d'arriver quelquefois. Les membres du gouvernement ont de beaux projets et tout le collège a déjà bien travaillé. Mais jusqu'à maintenant à Ambavahadimitafo notre aide ne doit pas encore sembler immense. Quand pourrions-nous leur envoyer une vingtaine de caisses au moins et de l'argent en grande quantité ? Nous avons besoin de livres, de cartes postales ou de photos, de cahiers. De la part des jeunes Malgaches, nous avons le droit de remercier tous ceux qui ont donné, qui donnent et qui donneront quelque chose pour les aider à faire de belles études.

Roger HOLLARD.

SINE IRA ET STUDIO

Le chroniqueur a terminé la dernière fois sur les courants d'air auxquels nous étions exposés en faisant nos cours extraordinaires en juin 1940. Mais il y a courants d'air et courants d'air. Si nos efforts matériels pour boucher les trous (à plusieurs égards : dans les murs et dans les fenêtres, dans la continuité de l'enseignement et du corps enseignant) n'ont pas toujours été couronnés de succès, nous avons pu éviter d'exposer nos élèves à tous les courants d'air des opinions qui s'emparaient successivement des esprits pendant les années qui suivirent juin 1940. Mais éviter les courants d'air ne veut pas dire avoir peur d'un souffle d'air frais, tout au contraire. Ainsi nous avons, dans ce village épargné par la guerre et l'occupation, pu maintenir l'air frais, une atmosphère moins viciée que celle des trois quarts du pays. Il serait difficile de traiter séparément les raisons matérielles et spirituelles de

cette situation privilégiée. Toujours est-il que les expédients pour résoudre la question des bâtiments de l'école ont tenu pendant les années de guerre et les maîtres appelés comme bouche-trous se sont souvent avérés de futurs piliers du bâtiment intellectuel et spirituel de notre école.

Parlons d'abord des murailles scolaires. Il n'est guère possible de se rappeler quelles salles ont successivement servi de cadre à nos cours. Même ceux qui y ont « prêché aux murs » ne se souviennent pas trop bien des différents lambris (!), tapisserie et ornements du plafond auxquels doivent rester accrochées de-ci de-là une idée, une phrase qui a refusé d'entrer dans certains cerveaux réfractaires. Il y a cependant un moyen d'évoquer le passé. Quand je pense à tel ou tel de nos anciens élèves, tout à coup le cadre dans lequel il a « évolué » surgit : « Clos Gentil », qui abritait au dé-

but la Première et la Seconde, n'eut pas la gentillesse d'admettre les extravagances de ceux qui accédaient à leurs chambres au second étage par la façade. « La Fraternité » nous fermait ses portes hospitalières devant lesquelles la douce race des bœufs du plateau venaient régulièrement déposer le bois pour la scierie — à la grande distraction des élèves. Alors « L'Hôtel des Touristes », vulgo Hôtel Sagnes, entra en jeu pour les classes moyennes ; en haut de la Côte de Molle, « Les Genêts », maison que Mlle Matile mettait à la disposition du Collège, recueillit les grandes classes et l'Internat des garçons dirigé par M. Braemer et auquel la présence d'Yves Bernard, surveillant pontifical et souriant, donnait un air spécial. « Le Colombier », qui avait lentement perdu son caractère de pension de famille, devint définitivement l'Internat des filles, berceau joyeux de tant de Colombines qui, dès lors, se sont envolées de la coquette maison aux volets verts. En face de la gare, une vie nouvelle s'était développée : la grande salle abritait les grands... imbéciles pour lesquels les manœuvres de la gare, entrevues par les fenêtres, et les mystères du rideau qui coupait la pièce au fond avaient plus d'attrait que les sages paroles des maîtres ès-sciences et ès-lettres. Avouons cependant que ces extravagances n'ont pas empêché certains d'entre eux de devenir de vaillants défenseurs de la patrie, sur terre et dans les airs, et des lumières de la — future — diplomatie.

Le second centre d'activité éducative dans la région de la gare fut constitué par la pension de M. Poivre, dont la discipline stricte mais paternelle garantit à ceux qui veulent se laisser guider le succès dans leurs études. La proximité de l'imposant matériel du C. F. D. cependant finit par séduire quelques jeunes assoiffés d'activité : prématurément, ils prirent l'initiative de déplacer un wagon de sa voie. Un procès-verbal les a remis dans la bonne voie !

Rares sont d'ailleurs ceux qui, dès leur jeune âge, savent où est leur voie dans la vie. Seule une petite partie est

fixée sur le chemin à prendre après le baccalauréat ; ce sont d'habitude ceux qui ont une vocation précise. Mais il arrive, et plus fréquemment sans doute dans des temps troubles comme ceux par lesquels nous passons, il arrive que des jeunes, engagés sur une route quelconque, prescrite par les circonstances ou les traditions de la famille, se sentent convoqués loin de leurs ateliers, de leurs bureaux ou même de leurs terres, pour suivre un appel impérieux au service de Dieu. A ceux-là, le Collège Cévenol a réservé une place dans le cadre de son enseignement. Depuis 1941 ils forment une communauté très spéciale au sein de notre école, se distinguant des élèves plus jeunes par leur taille, leur âge, leurs mœurs et surtout par leur travail acharné. Ils ont parfois besoin d'un encouragement particulier pour vaincre les difficultés de la version latine ou de la rédaction française, mais il nous sont d'un appoint précieux dans l'œuvre de l'éducation. A l'occasion, ils calment les tempéraments chahuteurs, ils sont des points stables dans cette mer houleuse représentée par une classe déchaînée, îlots de bon sens où s'accroche le professeur allant à la dérive dans le flot d'enthousiasme déclenché par ses révélations scientifiques ! Outre ce rôle de sauvetage, ils fournissent souvent des chefs dans les mouvements de jeunesse, librement acceptés par les jeunes. Et il y en a eu, et il y en a qui prouvent que « l'art d'être père » ne diminue en rien le zèle déployé pour les sciences et les lettres. Autrefois réunis à « Chantaussi » sous la direction ferme et joyeuse de M. Vienney, ils ont depuis quitté la barbarie des bois (et des mœurs) pour s'installer aux « Genêts » (deuxième étage), où ils forment une république indépendante à laquelle, pendant dix-huit mois, un général féminin donna les lois qui ont imprégné leurs mœurs — dans la mesure où une âme française est capable de suivre une route prescrite par un autre que son propre esprit individualiste, voire frondeur.

Je m'abstiens de faire la chronique complète de toutes les petites communautés représentées par les différentes

pensions. Il suffit de les voir sur le chemin de l'école pour se faire une idée de leur caractère. Voici la bande souriante de « Chantalouette » à côté des oiseaux de « La Joyeuse Nichée », chantant de grand cœur suivies et dépassées par les « Pommes des Pins » descendant en ski



ou en train de luge avec leur jeune chef-taine en tête. Ils se croisent avec les grands garçons qui montent la côte en continuant les discussions interminables commencées la veille à « Beau-Soleil ». De gauche, arrive avec un cri de guerre la troupe des « Sorbiers », menée successivement au cours des années par les deux fils de la maison. Derrière, vous entendez roucouler, caqueter, créter : c'est la fleur de la jeunesse, les grâces réunies du Colombier et du Clos Gentil. Les gamins de « Tante Soly » n'ont qu'à traverser la route pour arriver au bâtiment 2 du Collège. Rien de plus naturel donc que de dépenser leurs forces dans le foot jusqu'au moment où accourent, d'un côté le « prof », de l'autre un groupe essoufflé mais resplendissant de santé : les pensionnaires de « Bon Abri ». Les isolés qui arrivent tous les jours courageusement de Tence ou de Saint-Agrève sont depuis longtemps sur place. Il en manque toujours. Le prof a fait l'appel, quand la porte s'ouvre : une masse compacte s'introduit la franchise dans le regard, la poussière sur les pieds nus (à moins 13 ils mettent des sabots), une excuse sur les lèvres : « Le déjeu-

ner n'était pas prêt »... Que faire ? Donner un travail supplémentaire à la cuisinière des « Heures Claires ». Je laisse aux observateurs mieux placés que moi la description de l'Internat avec ses dynasties successives, pour revenir aux communautés représentées par les classes et aux liens établis par les sports, les jeux et les fêtes.

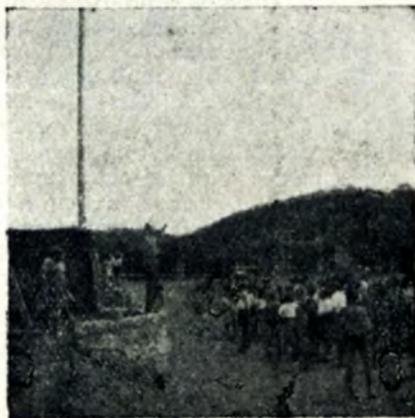
Venez chez nous pour voir ce que l'on peut inventer pour rendre une salle de classe accueillante et pratique, confortable et bien éclairée, bref : modèle. Quel plaisir d'enseigner dans la « Salle annexe du milieu », séparée par de faibles parois des deux autres salles où « la concurrence » débite sa marchandise intellectuelle (et plus ou moins spirituelle) ; les pieds se gèlent sur le « parquet » cimenté, et, pour comble de bonheur, un élève astucieux a ouvert les écluses de l'étage supérieur, si bien que la classe se concentre autour du poêle pour éviter d'être arrosée abondamment. Admettons que de tels incidents lamentables appartiennent à un passé mythologique. Evoquons plutôt l'heureuse époque où « la salle vitrée » des Genêts était



le rendez-vous des âmes avides de lumière qui, assises en vitrine, jouissaient de leur côté du privilège de surveiller les allées et venues, au prix d'un climat polaire, légèrement adouci par la présence d'un gros poêle dans le coin qui déjouait tous les efforts des « pré-

posés au feu », à l'œuvre dès l'aube. L'année suivante, en 1942/43, les mêmes garçons et filles se voient installés dans la « Maison Eyraud », boîte à raisonnances attitrée où les poêles aux tuyaux infinis (mais astucieusement installés) obligent à l'occasion le professeur à inviter ses auditeurs invisibles parce que cachés derrière des voiles de fumée, à le suivre en plein air pour y finir le cours de géométrie.

Personne ne s'étonnera donc si, pour élèves et professeurs, les cours ne représentent, surtout en hiver, qu'une pénible interruption des récréations. Celles-ci servent aux profs à se déplacer en quatrième vitesse d'un bâtiment à l'autre tandis que les écoliers et écolières se livrent aux sports d'hiver. Sur la piste, près du Temple, les jeunes du Collège font des descentes périlleuses en luge et en skis, qui les mènent au beau milieu du Lignon (parfois) solidement gelé. Les Genêts sont le point de départ des trains de luge menés par les grands chefs sportifs, qui, arrivés avec leur cargaison joyeuse sur la grand-route, passent comme des éclairs au nez



des autorités locales préposées à l'ordre de la circulation. Et tout le long du chemin de l'école, les batailles de boules de neige font rage.

Si, dans le domaine des exercices physiques, les collégiens prennent facilement eux-mêmes l'initiative, ils sont pour-

tant développés systématiquement depuis que Nao (M. Brès, arrivé en 1940) a introduit l'hébertisme dans notre enseignement. Le stade, terrain idéal par temps sec, le Lignon, but des baignades pendant les mois de chaleur (hum !), les pentes recouvertes de neige, voilà ce que



nous offre le pays. Il ne manque que la salle bien bâtie et munie d'agès modernes pour permettre à nos bacheliers d'obtenir 9 points d'avance au bac de gym. Depuis que nous avons un secrétariat comprenant trois pièces avec tout le matériel de bureau courant, trois secrétaires en chair et en os comprises, les améliorations les plus invraisemblables paraissent possibles.

Malgré toutes ces extravagances, prévues et imprévues, notre Collège serait toujours une « boîte à bachot » sans les activités artistiques et dramatiques, satiriques et comiques. Les Beaux-Arts, enseignés par intermittence, eurent une première floraison en 1943/44, où une petite exposition de dessins et d'esquisses, sortis des mains habiles d'un groupe de jeunes artistes, nous a fait comprendre que le génie français n'est pas uniquement rationaliste et littéraire. Cette impression fut approfondie par la création d'un théâtre de marionnettes, à la réalisation duquel M. Beutler, directeur du Secours Suisse, a prêté son secours inappréciable. C'est dans son atelier qu'à partir de 1943 les élèves de

Quatrième et Troisième apprenaient les éléments de la menuiserie ; à Noël, nous pûmes assister à une première représentation où, dans le cadre artistique fourni par M. Beutler, les élèves tiraient les ficelles de leurs poupées (sans oublier tel chien en bois dégourdi) dans une histoire inventée par eux-mêmes. M. Hatzfeld les avait conseillés, il aida également les grands qui jouèrent, sur la vraie scène, « L'invitation au Festin ». Un an après, les Marionnettes fêtèrent leur résurrection avec « La chasse au lion ». Dans la même soirée, on joua « Les Précieuses ridicules ».

Les premières fêtes de l'École furent plus modestes. Je pense à la « Fête des Mères », suite de chants et de récitations en trois langues, qui se passa à l'Hôtel du Lignon. Virent ensuite, chaque année, les fêtes de tous les mouvements de jeunesse. Ceux qui ont assisté à la première, en 1941, n'oublieront pas les Corsaires-Louvetaux de la chétaine Carillat, ni les « Petites Ailes » de Mlle Marion ; imposant était le Conseil des Indiens avec leur Grand-Sachem, André Charguéraud, amusante « La Maison silencieuse » avec M. et Mme Pick (Olivier Cambessédés et Aline Gast), sketch aussi réussi que la pièce de Miss Maber, où une famille nombreuse faisait irruption au Syndicat d'Initiative du Chambon avec la voiture d'enfant bien remplie par « bébé » Marc Vincent. En passant par « Ces Dames au chapeau vert » (1943) et « Marie Durand » (1944-45) nous arrivons au « Cyrano de Bergerac » (1945) incarné par notre vaillant Noirclerc ; la note enjouée fut donnée à cette soirée par le Cirque, monté par l'astucieux Guépard (vulgo Eric Berninger).

Depuis 1941, l'art dramatique était inscrit au Collège comme une des « activités libres », dirigé par la main experte de Mlle Wavre qui, pendant deux ans, formait les jeunes talents. Sa mère, avec une compétence et un dévouement sans pareils, fournissait le cadre et les costumes pour ces représentations. La soirée où on joua « Le Client sérieux », de Courteline (avec l'incomparable Pierre Carillat comme clochard authenti-

que) et « Les Femmes savantes » (Madeleine Pupier, Pierrette Petter, Bansillon, Eyraud) marque l'apogée de cette ère où triomphait la muse Thalie. Mais les acteurs principaux avaient reçu une formation assez solide pour pouvoir réaliser seuls, l'année suivante, la mise en scène d'une pièce fine et émouvante de Musset : Camille (Anne Manchon) et Rosette (Jacqueline Jaulmes) prouvèrent à Perdican (Bansillon) qu'« On ne badine pas avec l'amour » ; « L'anglais tel qu'on le parle » méteit en valeur le talent comique des anglomanes.

Je passe sous silence bien des soirées terminées par une vente américaine ou une farandole, pour évoquer le souvenir de certaines improvisations ou fêtes dans le cadre strictement scolaire. Le feu de camp, en juin 1941, prolongé jusqu'à l'aube, réunit élèves et professeurs en haut d'une colline. C'est là, pour la première fois, que le corps enseignant se voyait singé, mimé, caractérisé et critiqué par ceux qui venaient de s'envoler de sa compétence. La « Revue » de 1942 ne perdait rien de sa saveur à être plus indulgente à l'égard des profs ! Depuis, ceux-ci, renonçant à leur prestige, ont appris à faire leur propre examen de conscience ; et, s'ils ne sont pas arrivés à changer de caractère (au grand regret des élèves), ils connaissent à présent au moins leurs faiblesses et n'hésitent pas à les avouer publiquement comme ils l'ont fait lors de la sympathique soirée passée avec les deux Premières réunies aux Genêts d'Or, en avril 1946. Dans « Réunion des Professeurs », sketch réaliste et satirique, ils ont mis en valeur le grotesque de leurs vénérables personnages, plus ou moins redoutés en classe, tout en évoquant l'atmosphère de leurs réunions mensuelles consacrées aux délibérations interminables sur la conduite médiocre, l'application insuffisante et les progrès lents de ceux dont l'instruction et l'éducation leur sont confiées.

Ainsi, je me vois naturellement amenée à dire un mot sur le corps enseignant qui, ayant grandi et changé au cours des années, a néanmoins gardé dans son ensemble le caractère qui lui avait

été conféré par les pionniers des premières années. Grâce à Mlle Pont et à Mme Lavondès, toute une génération a été formée par Pascal et Péguy, Descartes et Bergson ; la civilisation de l'antiquité est représentée par M. Theis qui tient en même temps à exercer la mémoire des élèves en leur imposant d'apprendre par cœur un pensum de 80 vers de Molière. Redoutable, cependant, est la concurrence des sciences exactes dont Mmes Dreyer et Gretillat détiennent les secrets, tandis que M. Friedel dévoile à ceux qui veulent bien s'instruire les dernières trouvailles de la chimie et de la physique modernes. L'histoire et la géographie sont le domaine où règne M. Braemer, l'homme à la parole précise, professeur aimé et examinateur redouté qui nous a quittés en été 1945, ainsi que son collègue Friedel. Si ces deux professeurs ne doivent plus être désormais que des hôtes chaleureusement accueillis, nous espérons cependant que Miss Maber qui, avec Mme Theis, assurait pendant les premières années l'enseignement de l'anglais, nous reviendra un jour d'Old England. En attendant, sa compatriote (« Pardon, je suis Ecossaise », entend-on dans la coulisse) est écrasée par le nombre d'élèves qu'elle initie aux expressions idiomatiques de l'anglais, sans négliger les finesses de la version. Mme Trocmé se débat dès les débuts avec ceux qui croient que l'italien est une langue facile à laquelle on peut se mettre trois mois avant le bachot. Il ne manque dans cette liste que le professeur qui a la noble tâche d'apprendre aux esprits rebelles la place du verbe dans la phrase allemande, mais il échappe (littéralement) à ma description ; un célèbre contemporain évoque son caractère d'après une impression recueillie rapidement :

<i>Halte-là,</i>	<i>Et dégringole,</i>
<i>On la voit,</i>	<i>Roule et dévale,</i>
<i>Elle cavale,</i>	<i>Tout est passé,</i>
<i>File, détail</i>	<i>La poussière vole.</i>

En été 1942, nous nous voyons enrichis par l'arrivée de deux nouveaux professeurs de lettres qui, de tempéraments différents, sont également compétents

dans l'enseignement classique. M. Isaac, hélas ! nous a quittés pour suivre l'appel de la Patrie en détresse, tandis que « le Père Hano » continua pendant deux ans à apprendre à ses Premières le plus pur style cicéronien.

Les petites classes ne sont pas moins importantes. Mlle Wavre, avec son esprit universel, y enseigna tout l'égyptologie comprise, jusqu'à ce qu'elle nous soit ravie par son mariage. C'est en 1943 que les événements politiques, d'un côté, et le débarquement de quelques professeurs jeunes et pleins d'originalité, d'autre part, conférèrent un caractère nouveau à notre collège. Le Chambon étant devenu un asile pour tant de personnes traquées, nous vîmes un jour l'arrestation de M. Theis, de M. Trocmé et de M. Darcissac — sur l'ordre personnel de Laval, comme on a su plus tard. Ils purent quitter, après cinq semaines, le camp de concentration, mais pendant l'année 43/44 les deux pasteurs vécurent loin du Chambon. Ainsi tout le poids de la direction du Collège reposait sur les épaules de Mlle Pont, soutenue dans son travail écrasant par Mlle Gretillat, dévouée, elle aussi, jusqu'à l'épuisement.

L'année 43/44 est marquée par l'effort de faire du neuf dans l'enseignement. Nous essayâmes de grouper les élèves d'après leurs aptitudes ; Mme Wulfschlegel appliqua les nouvelles méthodes dans sa classe de Sixième, Miss Maber y enseigna l'anglais d'après la méthode directe. En Quatrième et Troisième, M. Van den Heuvel enseigna la grammaire latine à l'aide de peintures fabriquées par les élèves qui savaient désormais que celui qui se promène en bras de chemise à —10° est *patiens frigoris*, tandis que la viande, dans le frigidaire, *patitur frigus*. Il organisait et canalisait lui-même le chahut, il distribuait de petits bonbons à ceux qui répondaient promptement, il lugeait pendant la récréation (allongé) avec ses élèves et a ainsi l'honneur de porter le surnom de « Minouche » qui lui restera.

Non moins vivant est le souvenir de M. Hatzfeld (vulgo Pingouin) qui, dans sa classe de Seconde, développa les talents littéraires en lançant l'idée du

« Tortillard », précurseur astucieux du canard que voici ; en Troisième il se partagea avec M. Friedel l'enseignement de la géographie et de la géologie, en appliquant une méthode dont nous admirâmes les résultats (modèles, croquis, etc.) à l'exposition du printemps 44. M. Mossot, avec sa voix basse sortant d'un gosier élané, enthousiasma les petits



pour l'art du calcul ; en même temps, il était l'homme de confiance à qui s'adressèrent tous ceux qui avaient des plaintes à présenter au sujet du « matériel ». Préposé à la tâche ingrate d'assurer le fonctionnement des poêles et des portes :

A vue d'œil, à vue d'œil il maigrit :
Les vitres brisées,
Les portes enfoncées,
Les tables sans pieds,
L'encre renversée,
Les lampes éclatées,
Les serrures forcées,
Les clés égarées,
Les élèves débraillés —
C'est la pagaille à perpétuité !

Le débarquement de juin 1944 mit subitement fin à nos activités scolaires. Profitant du calme régnant encore en Haute-Loire, des professeurs, fixés sur place par l'ordre de Vichy, firent une sortie gastronomo-touristique où ils dépensèrent toutes leurs ressources physi-

ques et intellectuelles pour faire la course en sacs et pour résoudre les charades ultra-astucieuses de M. Friedel. Inoubliable est à cet égard l'élasticité physique des dames Monnier et Brès et la lucidité de Miss Maber. Mais tout cela n'aurait rien été sans les talents bien appréciés de Mlle Cerf (prof. de dessin) et de Mme Decourdemanche (secrétaire émérite) qui fabriquèrent en série des crêpes délicieuses.

Mais l'heure devint solennelle. Malgré les événements de juillet, où le Chambon sentit s'approcher les combats, malgré l'activité de la Résistance (souvenir de « notre » avion passant toutes les nuits à 1 heure et quart pour parachuter des armes), nous commençâmes, comme les années précédentes, notre cours de vacances. Cependant, lorsque le débarquement dans le Midi fut annoncé, quatre professeurs et un nombre relativement grand d'élèves partirent pour le Maquis. Et comment retenir en classe les autres, quand les camions et engins de la Première Armée commencèrent à passer par le Chambon ! Nous nous retrouvâmes tous au bord de la route pour acclamer ceux qui roulaient vers les champs de bataille où se jouait notre sort à tous. Mais le jour de la libération complète et de la fin des hostilités se fit attendre.

Une nouvelle année scolaire avait commencé, marquée par le retour de M. Theis. Je cherche un point saillant pendant ces mois où le communiqué de la T.S.F. avait pour grands et petits beaucoup plus d'attrait que la science débitée tous les jours comme en temps normal. Voici le Mardi-Gras 1945, où le Directeur autorisait tout le monde à se déguiser. Il comprenait cette jeunesse qui, malgré tout, avait besoin d'une détente qui la sortirait de l'ordinaire. Ainsi la cour des Genêts a vu se presser une foule bigarrée venant des quatre coins du monde, représentant tous les métiers et toutes les classes de la société. M. Friedel donnait les directives, tandis que plusieurs photographes (parmi lesquels un « reporter américain ») conservèrent à la postérité le souvenir de cette réalisation improvisée, pleine

d'imagination — trop d'imagination peut-être, à en croire certains échos.

Peu de temps après, M. Hatzfeld nous quitta, regretté de tous, pour mettre ses talents pédagogiques au service des écoles de la Mission à Madagascar. Cependant ses relations avec le Collège ont simplement changé de nature, maintenant que les campagnes « pro-Pingouin » associent professeurs et élèves à l'enseignement de leur ami parmi les Malgaches.

Enfin vint le jour de l'armistice. L'après-midi de ce lundi 7 mai où personne ne suit ses occupations habituelles, une courte cérémonie rassemble les élèves devant le monument aux Morts, et le soir la jeunesse, en tenue d'écumeurs, et la population du bourg se réunissent sur la place, où, autour d'un feu de camp, montent vers le ciel, des heures durant, des chants d'allégresse et d'action de grâce. Une petite allocution de M. André Philip conclut cette fête de la Victoire. Pour le lendemain, une sortie de l'école est organisée. Seul le groupe des Quatrième et Troisième réunies, mené par M. Jaulmes, Minouche et le professeur d'allemand, poussa jusqu'aux Hostes ; les plus audacieux firent même



l'ascension du Lizieux ; en descendant ils entendirent les cloches qui sonnaient à toute volée l'heure de la Paix.

Il faudrait tout un chapitre pour conter la fête au bord du Lignon que M

Friedel avait prévue pour la fin de l'année. Dans le cadre de cette chronique, je suis obligé de me borner à en tracer les lignes principales. Le beau temps aidant, nous passâmes une journée délicieuse en plein air. Le matin, ce furent les jeux (avant tout une « course au trésor » rendue scabreuse par l'introuvable professeur d'allemand), suivis de



la baignade à Joubert ; l'après-midi, nous assistâmes à une suite de scènes sous la devise : « l'Océan ». M. et Mme Wullschleger furent d'un secours précieux pour monter une scène en plein air. Les « Corsaires », la « conférence » du pédant professeur Trocmibus, les chants (mimés) des pays qui bordent la mer, nous menèrent aux scènes sérieuses (confrontation du paganisme et du christianisme, naufrage du « Titanic »). A la fin, M. le pasteur et missionnaire Keller, arrivé d'au delà les mers, invita les jeunes à s'engager avec confiance sur l'océan de la vie.

Pendant le cours de vacances, il s'agissait pour le Collège de naviguer sans capitaine ni pilote, confié aux mains de l'équipage soumis aux ordres (combien doux) de M. Mossot qui voyait sa lune de miel assombrie par les soucis directoriaux.

En automne, Mlle Gretillat revint, tandis que Mlle Pont était obligée de prendre un congé indéterminé pour retrouver ses forces dépensées sans résér-

ve au profit du Collège. Quelques nouveaux professeurs changèrent la physiologie du Collège. La physique et la chimie sont enseignées par M. Tissot qui, malgré son extérieur réservé et la discipline stricte qu'il exige, a gagné les cœurs de tous les jeunes. M. Ricœur, arrivé dès l'été, tient les esprits par une philosophie chrétienne, vivante et vécut ; sa chaude sympathie pour les jeunes en fait un guide et un ami. Avec le même enthousiasme, Mme Euzenat conduit les petits de Sixième, tandis que Mme Nevrière, une des nôtres depuis un an, se partage avec M. Legroignec la belle tâche de développer la force, la grâce et la souplesse de nos jeunes pour que, d'après le vieux précepte, une âme saine vive dans un corps sain.

Dernière heure. — Les événements se

précipitent. Contrairement au vieil adage « *Ex oriente lux* », le soleil se lève pour vous au nord : c'est la Suède qui nous fournira les maisons préfabriquées que les Etats-Unis ont déjà payées en petite partie. M. Theis, précédé cette fois-ci par M. Trocmé, a pris la voie des airs pour aller préciser quelques détails.

Le dernier chapitre de cette année vient de s'ébaucher. Il a commencé par le retour d'Amérique de M. Theis, relayé par M. Trocmé dans sa « course au trésor ». Depuis ce jour, nous vivons sous le signe de l'U.S.A., pays des possibilités infinies, qui a conféré un tel dynamisme à notre paisible directeur que nous pouvons nous attendre à une transformation radicale de toute notre communauté. Qui vivra verra.

H. HEFFERT.

LE PREMIER AVRIL

Au "Colombiez" et aux "Heures Claires"

Lundi 1^{er} avril 1946 : Quelles sont ces voix graves ? Quels sont ces garçons au « Colombier », la pension des filles du Collège Cévenol ? Qu'y viennent-ils faire ? Mme Marion est quelque peu étonnée. Mais elle nous dit, à nous les internes des « Heures Claires » : « C'est probablement un poisson d'avril, ces messieurs veulent peut-être manger ». Et nous de lui répondre : « C'est exactement cela, Madame ». Puis Mme Marion s'en va vaquer à son travail. Pendant qu'une bonne dresse le couvert, nous faisons comme si nous étions à l'internat l'un joue du piano, l'autre feuillette un bouquin, et, pour la plupart, nous nous prélassons sur la terrasse.

Et les onze « Colombines », que sont-elles devenues ? Eh bien ! elles sont allées aux « Heures Claires » surprendre notre imposant directeur et manger à notre place.

Midi et demi : nous nous mettons à table autour de Mlle et de Mme Marion, enchantées de ce changement. « Eh bien ! mes filles vont être attrapées, dit Mme Marion, moi qui leur avait préparé un excellent repas pour le 1^{er} avril, des pommes sautées, il y a longtemps qu'elles n'en n'ont pas mangé, mais tant pis pour elles, elles l'auront bien voulu. Et vont-elles avoir un bon repas aux « Heures Claires » ? — « Oh ! non pas trop, elles auront du boudin ! » — « Ha, ha, elles vont en faire une drôle de tête ». Le repas continue. Nous desservons et apportons les plats et nous nous acquittons fort bien de notre tâche. Voici que le dessert arrive : une excellente crème. Et, sur ce, les « Colombines » font irruption dans la pièce et, avec elles, un flot de paroles (ce sont de véritables pies !) : « Nous avons fait un excellent repas. — J'ai mangé deux fois du bou-

din. — Ah ! ce que M. March est chic, qu'il nous a fait rire, il nous a raconté l'histoire de ses fiançailles » « Ah ! mais vous devez regretter la crème, vous n'avez pas eu ça aux « Heures Claires », hein ! vous savez, nous avons fait un repas *maison* ». — « Peut-être, mais nous sommes invitées pour quatre heures, on aura un goûter formid., March nous l'a promis, ha ! ha ! ». Sur ce, la crème est finie et les filles enchantées nous regardent desservir. Mlle Marion apporte ensuite des cigarettes, et nous fumons. Une « Colombine » joue un air sur son accordéon, puis, deux d'entre nous, disparaissent et reviennent déguisés en charmantes demoiselles. Puis nous partons en classe, nos deux camarades toujours travestis en « Colombines ».

Quatre heures : nous mangeons le goûter des filles, pendant qu'elles et nos camarades font bombance aux « Heures Claires » : Crème au chocolat, pain d'épices, café... Les filles se rattrapent fort bien de leur repas de midi. Puis, jus-

qu'à six heures, garçons et filles, s'amuse-
sent, tant qu'ils peuvent, dehors, à toutes
sortes de jeux.

Six heures : enseignant l'ordre de M. March, nous, les onze qui avons été manger à midi au Colombier, nous allons raccompagner les « Colombines » prendre des photos et dire au revoir et merci à Mme Marion. Conséquence funeste : nous sommes collés jeudi après-midi et, bien entendu, nous trierons des lentilles.

Jeudi : nous languissons sur ces immenses tas de lentilles ; lorsqu'un de nous suscite une idée lumineuse : « Si on faisait venir les « Colombines » pour nous aider ». Aussitôt dit, aussitôt fait. Et un quart d'heure plus tard les voilà qui arrivent pour nous aider (elles ne firent pas grand chose, mais il y avait toujours le geste).

Enfin malgré cette colle, qui au fond s'est fort bien passée, nous nous sommes bien amusés et n'était-ce pas un beau poisson d'avril ?

Jean COUSTERE.

En Seconde Littéraire

La veille du 1^{er} avril, il y avait eu chez moi une petite veillée pour « discuter le coup ».

« Discuter le coup » à propos de cher et cruel M. Tissot.

1^{er} avril ! Nous avons cours avec Tissot ! — Il faut chahuter. Et nous voilà en train d'émettre les idées les plus baroques, les plus invraisemblables, inimaginables, grotesques, infaisables — mais pleines d'esprit, bien entendu...

Premier avril. — Le matin nous avons été (à remarquer) extraordinairement sages avec M. Goffinet. Mlle Höffert sait nous tenir. Quant à Mme Lavondès... Nous ne bougeons pas. Mais voilà une heure et demie.

Nous arrivons tous, enfin tout au moins tous les « gonflés », aux Genêts. Nous avons sur nos visages des airs de

mystère, et dans nos cartables un bric-à-brac invraisemblables de ferrailles, boîtes de conserves, gamelles, arrosoir et autres objets aussi hétéroclites.

Les « gonflés » sont dans une agitation extrême. Le tableau noir a été badi-geonné à la hâte avec du savon (vous devez connaître les conséquences). Sur la table, en équilibre instable, trônent l'arrosoir et toute la ferraille plus que rouillée, le tout disposé avec grâce, harmonie, délicatesse. Et un équilibre très savant. Devant la table, une chaise boiteuse et absolument percée, sans fond, attend piteusement et malicieusement qu'on s'en serve.

Dominant le tout, appuyée au tableau, une couronne de verdure, « pas trop mortuaire », veut signifier qu'on voudrait que la chimie (représentée par la

vulgaire ferraille) n'existât pas — ou plus —. En défi, au milieu du tableau, est fiché, avec un « poignard » le sommaire de la liste d'astuces (plutôt vaiseuses) qu'emploie avec amour, quotidiennement et invariablement, M. Tissot ! C'est tout ? Ah ! non. Encore ceci : les pieds du tableau sont attachés par des ficelles que tiennent deux élèves, et qu'ils tireront au moment voulu. Et chacun sait parfaitement qu'en cas « d'interro écrite » on ne doit répondre que les pires inepties. Voilà. M. Tissot est en retard. « En retard ! », cr'è avec un ensemble parfait la classe entière, lorsque son nez gigantesquement proéminent le devance. Ensuite la classe, devant sa surprise « heureuse », avec un esprit et un ensemble encore parfait, devance son habituel « Veuillez vous asseoir ». M. Tissot a beaucoup à regarder. Mais il a l'air heureux. La première chose qu'il fait, c'est de lire le parchemin. Il dut sûrement tressaillir de joie en relisant son vocabulaire admirable et, ô ironie du sort, nous fit exécuter tout ce dont nous nous moquions, et dont voici le texte à peu près : « Prenez une feuille blanche. — Vous avez sept minutes et demie pour dire la définition de la densité, du poids spécifique et, si vous y tenez, le nombre d'étoiles qu'il y a sur la casquette du chef de gare.

...« Posez vos porte-plumes », etc., etc... (Rires). Le tableau remue d'une façon angoissante. Pendant que nous répondons à l'interrogation, M. Tissot ordonne à Eric Westphal, martyr ordinaire (!) de débarrasser la classe de tout son « attirail » de 1^{er} avril. Nous rendons nos feuilles (M. Tissot a dû se « marrer un bon coup en les lisant. Exemple : définition du poids spécifique : c'était le poids de mon trisaïeul lorsqu'il avait deux ans trois quarts). M. Tissot va commencer son cours. « Aie de ce tableau ». Bien sûr. Mais, à la fin de la classe, J.-P. Perret, autre martyr, sera

chargé de le nettoyer à fond, sous peine de copier cent cinquante-trois fois la définition de la densité ou d'avoir deux heures de colle. Calme fin de cours.

Après le cours de chimie, français, rien à signaler, à part quelques sonneries déplacées. Après français, géographie. Ah ! la géographie est une matière compliquée et ardue, et, le 1^{er} avril, il n'est pas bon, pour les élèves intelligents comme ceux de deuxième littéraire, de se bourrer le crâne. M. Vienney est bien gentil, mais... il fait beau, et il est plus agréable de courir dehors... ce que nous n'avons pas manqué de faire. M. Vienney rencontra un ou deux littéraires courant comme des « dératés ». Il les regarda, étonné, et dut être fort content d'avoir un cours de moins à faire et une heure de plus de loisir et de repos.

Mais je pense qu'il n'approuve qu'à moitié notre escapade car, le jeudi suivant, nous avons eu, tous, deux heures charmantes de colle, que nous avons passées à faire des multiplications (ce qui est la chose la plus bête et la plus ridicule qui soit. (Voilà pour M. Tissot).

Voilà la journée féconde en aventures du 1^{er} avril... et ses tristes conséquences.

Catherine DE SEYNES.



Nous aurions pu parler d'encore bien d'autres chahuts, dont un, spécialement, qui a très bien réussi, et qui prouve l'obéissance aveugle des élèves aux ordres de ce cher et éternellement loué M. Tissot. C'est celui que les mathématiques essentiellement élémentaires ont organisé. Pour une fois, secouant leur profonde léthargie, ils se sont décidés à se rabaisser au rang de simples pêcheurs (de poissons), coiffés d'un chapeau à plumes. D'autres classes ont, aussi, donné quelques signes d'agitation plus ou moins grande.

CHRONIQUE SPORTIVE

FOOTBALL

Match Sélection Seconde-Première contre Philo-Math : 2 à 2. Temps gris, vent léger.

En première mi-temps, les Philomath dominent et marquent deux buts.

A la reprise, la Sélection prend l'avance et par deux fois le grand avant-centre Paname expédie le cuir dans les filets philisophiques.

— Match Collège Cévenol contre l'Association Sportive du Chambon-s/Lignon 1 : 4 à 2.

Composition de l'équipe du Collège : au but, G. Martin ; arrières : J.-P. Bertrand et J. Vienney ; demis : P. Cellier, W. Noé, Collot d'Escury ; avants : P. Failletaz, P. Gervais, Le Groignec, F. Morin, F. Kuhn.

L'équipe locale se présente renforcée par l'avant-centre du Puy, Goyet, qui marque un but à la cinquième minute de jeu. Le Collège est handicapé par l'absence de son arrière gauche mais il réagit bientôt et retrouve la bonne carburation, la défense se montre intraita-

ble et le repos survient sur le score de 1 à 1.

En seconde mi-temps, le Collège, qui joue maintenant dans sa formation complète, impose son jeu scientifique et domine. Sa ligne d'attaque, animée par le « prof de gym » et soutenue par l'inter gauche jouant replié, menace constamment les buts adverses ; sur centre de la tête de Kuhn, Gervais reprend la balle en drop et marque un but splendide. Peu après, sur faute du gardien chambonnais, Le Groignec et Gervais, par une action combinée, marquent à nouveau. Sur une nouvelle descente, Kuhn réussit un tir plongeant qui pénètre en coin dans les filets.

Mais, au dernier moment, le Chambon réagit et parvient à marquer un but.

Toute l'équipe du Collège est à féliciter car elle a fourni un très bon match. Dommage qu'elle n'ait pu faire les championnats scolaires où elle aurait pu très bien réussir.

P. G. et F. M.

SORTIE de SECONDE du 1^{er} MAI

C'est au cours de M. Goffinet que nous avons appris que nous sortions le 1^{er} mai avec Mme Lavondès, Miss Williamson et M. Tissot. Tout d'abord peu avait envie d'y aller et d'ailleurs peu y ont été, mais ceux-ci sont revenus tellement enthousiasmés que les « dégonflards » regrettaient de ne pas y être allés. Qu'avions-nous tant à raconter en rentrant ? Beaucoup de choses, mais surtout beau-

coup de fou-rires et de parties de rigolade.

Nous sommes partis des Genêts à deux heures moins le quart, il faisait beau temps avec beaucoup de vent. Nous sommes passés à travers les bois dans un petit raidillon que Jean-Jacques et Cellier avaient voulu prendre. Nous avons laissé Romières à notre gauche. Une grande descente à travers les bois de

pins nous reconduisait sur le chemin du Pont-de-Mars. Au fond, nous apercevions le Lignon qui étincelait sous le soleil ardent.

Nous marchions à peu près dix minu-



tes sur ce délicieux sentier, puis nous sommes arrivés au Pont-de-Mars. Quelques garçons énervés s'amuserent avec une grenouille qu'ils voulaient absolu-

ment faire manger à une malheureuse fille qui, heureusement, avait un bon secours en Miss Villiamsohn.

Enfin ne sachant que faire dans ce charmant endroit, M. Tissot, d'un air digne, déplie la carte d'état-major et nous montre le chemin de Montréal. Nous avons tous grande envie d'y aller, alors nous partons pour voir les « orgues » de Montréal. Nous traversons Mars et arrivons après avoir traversé de nombreux marécages. Nous nous sommes amusés un instant sur Corques et enfin nous en sommes redescendus (quelquefois en grande vitesse) pour rejoindre les professeurs qui étaient en train de manger. Quelques jeux calmes et ensuite nous avons fait quelques belles parties d'« épervier ». M. Tissot était en général un épervier fervent. Ensuite, après avoir recherché un bon moment Mme Lavondès qui s'était égarée dans la verte nature, nous sommes repartis. Le chemin de retour fut très agréable et enfin à sept heures moins un quart nous étions au Chambon.

Jacqueline HOLLARD.



L'Esprit du Collège Cévenol

Si on me demandait d'exprimer ce que je considère comme le trait caractéristique du Collège Cévenol, je dirais que c'est une école où tout le monde est vraiment heureux. Il y a peu de grandes cérémonies, peu de fêtes, mais la vie de tous les jours est profonde, intéressante et très agréable.

Comme dans la plupart des écoles anglaises, une atmosphère de confiance règne parmi les professeurs et les élèves. Nos jeunes ont très peu d'obligations, mais ils apprennent à s'intéresser les uns les autres dans un esprit de camaraderie et de bonne entente. L'éducation au Collège est basée sur le contact personnel entre élèves et professeurs : ils habitent le même village, sont membres de la même église et, pour la plupart, ont été amenés à vivre ensemble ces circonstances tragiques l'occupation durant. Ils ont appris à apprécier leurs qualités respectives indépendamment de tout rang social, de toute nationalité et de toute religion. Le Collège vit en excellents termes avec les habitants du village, que les élèves ont appris à comprendre et à respecter.

Cet esprit d'amitié est d'autant plus remarquable que le Collège Cévenol est un établissement mixte où filles et garçons ont prouvé qu'une amitié saine et

solide est possible entre eux quand les uns et les autres sont préoccupés de choses nobles et élevées.

Nous avons une vie intense mais profonde. Nous sommes, la plupart d'entre nous, très attachés à l'église protestante du village où l'atmosphère religieuse est si profonde que presque tous les élèves aiment à y aller et y reçoivent toujours de l'inspiration. Il y a très peu de causeries religieuses au Collège et aucun cours d'instruction religieuse n'est au programme ; mais l'esprit qui y règne rend toujours possibles et tout à fait naturelles les conversations d'ordre spirituel et moral.

Pour terminer cet article, je ne saurais faire mieux que de vous citer les impressions d'une de nos anciennes élèves qui nous écrit :

« Une vie intense dans un cadre idéal « (car le paysage est réellement magnifique), une éducation s'adressant à « des milieux très divers, faite de confiance, de loyauté, de pureté et d'amitié, voilà le souvenir qui me reste de « l'Ecole Cévenole ». J'y ai passé trois « années idéales et, depuis que j'en suis « partie, je n'ai pas réussi à trouver un « milieu aussi complet et aussi sympathique. »

E.-D. WILLIAMSON.

THE COLLÈGE CÉVENOL

If I were asked to describe the essential characteristic of the Collège Cévenol, I should say that it is a school where everybody is really happy. There are comparatively few important ceremonies, parties and the like, but our everyday life is full of interest, and very agreeable.

As in most English schools, an atmosphere of confidence, reigns among teachers and pupils. Although our young people have very few obligations, they learn to take a real interest in one another and acquire a deep sense of comradeship and mutual understanding. Education in the Collège Cévenol is ba-

sed on a personal contact between teachers and pupils who live together in the same village, are members of the same church, and who for the most part, have been brought together by the tragic circumstances of the German occupation and have thereby learnt to appreciate the best in one another irrespective of all social standing, nationality, and religion. The College lives on excellent terms with the inhabitants of the village whom our pupils have got to understand and respect.

This spirit of friendship is all the more remarkable as the Collège Cévenol is a co-educational boarding-school where boys and girls prove that healthy, solid friendship are possible between them when one and the other are preoccupied with noble aims.

We live a very full life, but with a deep sense of true values. Most of us are very attached to the village Protestant church where there is such a deep religious atmosphere that nearly all the

pupils love to go there and always receive some inspiration. There are very few religious talks in school and no official scripture lessons, but the whole spirit is such that spiritual intercourse is always possible and quite natural among us.

To end this short article, I feel I could not do better than quote the impressions of one of our old girls who writes: "A very full life in an ideal setting (for the scenery is really magnificent) an education adapted to meet the needs of very different classes of people, based on confidence, loyalty, purity, and friendship — that is the impression of the Collège Cévenol which remains in my mind. I spent three ideal years there and since then, I have never succeeded in finding another community so attractive and corresponding so perfectly to all that one could wish for."

E.-D. WILLIAMSON,

B. A. Hous Teacher of English and Latin at the Collège Cévenol.

Le "COLOMBIER", Pension de Jeunes Filles

« Le Colombier », nom évocateur résonnant bien, semble-t-il, à la destination actuelle de la maison qu'il désigne.

Par sa situation au-dessus du village qu'il domine, par la forme de ses baies, par la grande étendue qu'il embrasse, il mérite certes son nom ; mais il le mérite aussi parce que tout au long du jour, par les portes largement ouvertes en été, trop souvent mal fermées en hiver, entrent et sortent celles que leurs camarades ont baptisées « les Colombines ». Ne ressemblent-elles pas en ceci aux colombes qui, elles aussi, tant que dure le jour, s'envolent de leur colombier et y reviennent ?

Mais ne restons pas à l'extérieur et voyons un peu ce qui se passe dans ce colombier.

Mme Marion voudrait que tout y soit parfait ; elle voudrait des Colombines joyeuses et heureuses de vivre, certes, mais elle les voudrait aussi disciplinées, ordonnées, silencieuses à certaines heures.

Est-ce trop demander ? Peut-être, car c'est souvent difficile à obtenir. Cependant il suffit souvent d'un simple rappel à l'ordre pour obtenir un résultat plus ou moins durable. Mais, je vous le demande, à quoi servirait une directrice si tout était parfait ? Peut-être s'ennuierait-elle ? Cependant, écoutez-moi.

Est-ce agréable de faire visiter la maison à un étranger et de trouver dans une chambre un lit transformé en armoire, en porte-manteau ou en étagère à livres ? Devrait-il être nécessaire de

rappeler à ces demoiselles que les cris perçants n'ont rien d'harmonieux et dérangent celles qui veulent travailler ou dormir et qu'enfin les galopades sont plus recommandées en plein air que dans les couloirs et les escaliers ?

Mais malgré les rappels à l'ordre parfois nécessaires, malgré le ton sec pris parfois par Mme la Directrice, la bonne entente règne au Colombier ; Mme Marion aime ses Colombines et elle sent qu'elles lui rendent son affection.

C'est dans une atmosphère de compréhension mutuelle que la vie se déroule au Colombier, et le soir après le repas tous les heurts de la journée sont oubliés lorsque tout le monde s'unit pour chanter avec entrain et recueillement pendant les cantiques aimés et connus.

Colombier, tu es la maison où l'on

travaille quand il le faut et où l'on s'amuse royalement aux heures de détente. Tu es aussi la maison où l'on accueille avec joie et plaisir ceux qui viennent du dehors : professeurs avec lesquels on veut entrer en contact plus étroit, futurs théologiens ou jeunes des « Heures Claires » avec lesquels on désire établir des liens de franche et belle camaraderie parce qu'ils sont eux aussi des internes »,

Colombier, maison de jeunesse, maison que je songe souvent à fermer à cause de la fatigue, mais que je ne puis me décider à abandonner parce que j'y suis attachée par tous les souvenirs des anciennes colombines, par les vœux de celles qui y sont actuellement et qui désirent y revenir et enfin par l'appel de celles qui aspirent à y entrer.

G. MARION.

Une Journée chez les Colombines

7 heures 30. La cloche agitée par la main énergique de Mme Marion résonne dans la maison. Une à une les chambres s'animent ; les filles surgissent en papillottes (espèce de bigoudis) et à 8 heures la cavalcade dans l'escalier : c'est la ruée pour arriver la première à la salle à manger et avoir le plus gros morceau de beurre. Puis, après le déjeuner, chacune range sa chambre en quatrième vitesse et part pour le collège.

A midi tout le monde se retrouve et, autour de la table, les Colombines racontent leurs divers exploits. Les rires fusent, l'entrain est grand et le nom de certains théologiens, toujours les mêmes, reviennent sur le tapis. Mais, à la fin du repas, règne un silence : c'est le dessert... !

L'après-midi, chacune suit son emploi du temps quotidien. Celles qui restent attendent avec impatience le facteur.

A 5 heures, c'est l'étude, et lorsque

par hasard la sonnette retentit on tend l'oreille et fait des suppositions.

Certains jours, après le diner, les réjouissances ont lieu. Ainsi, le mardi soir, lorsque Mme Marion part pour la conférence de M. Ricœur, c'est la grande joie. Dans la salle à manger les tables sont poussées et l'accordéon accompagne le piano pour faire danser les Colombines : les valses se succèdent, rapides et gaies. Puis toutes se réunissent dans une chambre et discutent autour d'une tasse de thé. Les sujets sont variés et les opinions différentes, mais tout se termine sans morts ni blessés.

Les autres soirs, lorsque le chahut est par trop intense, Mme Marion gravit les premières marches de l'escalier et un essaim de chemises de nuit bleues, roses, blanches, se dispersent dans chaque chambre et les portes claquent. Chacune se fourre dans son lit.

Les Colombines.

O mon cher Internat !

Poète, prends ton luth et chante l'internat,
Car il nous faut chanter ses belles habitudes,
Son fameux directeur, esclave du tabac,
Sa taille de microbe et sa mansuétude.

Car il nous faut chanter les luttres homériques
Qui, toujours, en dépit de la loi qu'il applique,
Boul'versant les chambrées et, secouant les lits,
Excitent les élèves et charment leurs esprits.

Car il nous faut chanter les astuces fameuses,
Qui ont jailli à flots, coulant de toutes parts,
Parodiant les idées de l'« Enchaîné Canard »
Et rendant notre vie beaucoup moins malheu-
[reuse.

Car il nous faut chanter la joie et les douleurs,
L'attente anxieuse du bien-aimé facteur,
Les colles du jeudi, les lentilles à trier,
Justes punitions de nos chahuts variés.

Mais pourquoi te chanter, bienheureux internat ?
Tu n'as pas mérité une seule louange,

Et quand même les hommes s'uniraient aux anges
Afin de te chanter, tu ne changerais pas !

Escaliers sombres aux marches résonnantes,
Services remplaçant l'appellation « corvées »,
Porridge crammé pris par des gens mal lavés,
Balançoirs défendus sur des chaises branlantes.

Grandioses aventures racontées par des fous,
Parties de foot charmant le deuxième étage,
Querelles terminées par de bruyants virages,
Je ne vous en veux pas ; en paix redormez-vous.

Mais pourquoi t'invoquer et pourquoi te chanter ?
Je serais sacrilège si j'osais te conter,
Si j'osais soulever ton auguste poussière,
O mon cher internat, mes chères Heures-Claires.

O mon cher internat, toujours tu resteras
Ce que nous connaissons et nous savons de toi,
Une maison bénite où il n'y a pas de loi
Et un vrai paradis, résidant ici-bas.

E. ROBERT.

EN VISITE A L'INTERNAT

Mercredi soir, à table.

M. MARCH. — Demain matin, jeudi,
nous aurons M. et Mme Trocmé à dé-
jeuner...

Jeudi, 12 heures.

Brouhaha... On s'interpelle, on crie,
on range la salle à manger.

— Il est arrivé ?

— Qui ?

— L' père Troc !

— J' sais pas.

— Oh ! range ce dico dans le casier,
ça fait moche...

Dring... coup de sonnette ! — Notre
petitou, tout frétilant, fonce vers la
porte, étant sorti de son bureau avec
fracas, tandis que nous nous bousculons

pour voir au coin du mur sans être vus.
Entrée digne de M. Trocmé, porteur
d'un superbe chapeau (dont on reparlera
plus tard), suivi de Mme Trocmé.

12 heures 30.

Tout le monde est au garde-à-vous
derrière sa chaise, dans la salle à man-
ger... On entendrait une mouche voler.
La porte du bureau s'ouvre, on entend
des pas dans le couloir... Puis entre M.
Trocmé, toujours digne, sans chapeau,
suivi de Mme Trocmé, souriante, et pré-
cédé de M. March, l'air satisfait, qui
leur indique leurs places. On chante. On
s'assied. La salle s'emplit d'un bruit ter-
rible. On échange les impressions du
moment :

— T'as vu son galurin ? A propos, t'as récité, en français ?

— Non.

— Oui.

— Attends le laïus, tout à l'heure, en va se marrer !

En effet, la tradition veut que tout invité, qui que ce soit, laïusse au dessert.

Le repas se passe sans incidents, et on arrive au dessert. Sans tarder, un retentissant : « Laïus ! » démarre, suivi bientôt d'un « Plus vite que ça, Monsieur Trocmé ! », et enfin du : « Te fous pas de nous » traditionnel.

Le grand homme daigne se lever... Acclamations... Il va parler, il parle, et commence brillamment par un trait plein de finesse : « Mes amis... » (Je n'ai pu sténographier ce beau morceau de littérature, mais je peux vous dire confidentiellement qu'il a parlé d'Amérique et de chapeaux, car, vers la fin, sortant de mon sommeil, j'ai cru comprendre qu'il était parti de France avec un chapeau, et qu'il était revenu avec cinq !) Inutile de dire que l'orateur est vivement applaudi, et quitte la salle aux hurlements frénétiques d'une foule en délire...

Samedi ... février. — Midi.

La chambre 12 sommeille... La porte s'ouvre.

— Il paraît qu'y a le quaker qui vient bouffer ! Hein ! Quoi ? Ben oui, celui qui est arrivé hier ! Allez, dépêchez-vous de descendre en bas.

La porte se referme brutalement. Dans la 12, on se concerte d'un regard endormi, puis, d'un élan unanime, on bondit vers la fenêtre pour voir, à l'instant même, déboucher du petit chemin une impressionnante caravane, composée de M. Trocmé en tête, puis du quaker en question, et enfin de M. Theis, formant vaillamment l'arrière-garde. On se reconcerte de l'œil, puis on fonce en bas.

12 heures 30.

Entrée solennelle, dans la salle à manger, des « huiles » du moment et de toujours ! On chante, on s'assied, on mange.

Réflexions diverses recueillies à l'instant précis :

— Fameuse, cette soupe !

— Oh ! pas si bonne que le quaker de ce matin !

— A propos, il a bonne tête, le quaker !

UN BLEU. — Lequel ?

UN SIMPLE, *méprisant*. — Idiot, c'est une astuce !

L'autre bout de la table, mon côté, est présidé par Cigogne. Mais voilà que M. Trocmé, décidément en forme, fait passer qu'il faut chanter des airs français, pour faire plaisir au quaker. Finalement, la faim et l'honneur luttant, on décide de chanter en se relayant. M. Monkey, le quaker, semble se pâmer d'aise à l'ouïe de l'inimitable chant si peu connu : « *Fleurs d'épines, fleurs de roses* ».

Enfin, c'est le tour des laïus. On commence par M. Trocmé, qui chante gaillardement « *De bon matin, quand Jean-Pierre se lève* ». (Pour la mélodie, s'adresser à lui). Puis, ensuite, M. Theis fait une réplique à la chanson « *Au Chambon les Séminaristes...* » au sujet du bon vin absent au Chambon, du moins aux Genêts. Enfin, notre quaker parle de l'esprit du Chambon d'une manière très appréciée.

13 heures 25.

Tout le monde, l'estomac bien rempli et l'esprit joyeux, court vers le temple pour la conférence...

E. WESTPHAL.

LA CHORALE DU CHAMBON

La « chorale » ! Ce mot évoque tout de suite un groupe de jeunes, filles et garçons, qui aiment à chanter et qui se sont réunis pour faire connaître aux autres les richesses et les émotions de la musique religieuse. Oh ! ne croyez pas que ce soient là des voix exceptionnelles ou des virtuoses de concours !... Non ! mais tous font un effort pour chanter de leur mieux, quels que soient les dons qu'ils ont reçus, et pour faire comprendre, dans son sens le plus profond les paroles qu'ils chantent. Leur chef est M. Durand, bon musicien à la voix claire et juste qui sait les entraîner et tâche de développer en eux l'instinct musical. Tous les jeudis et les dimanches avant le culte, trente-cinq « choristes » environ dévalent vers le temple et vont répéter, pour donner ensuite des « concerts spirituels » au Chambon ou dans les villages avoisinants.

Cette année, la chorale a été particulièrement active. Au premier trimestre, nous avons surtout appris des cantiques que nous donnions de temps à autres aux cultes. Puis l'époque de la « mission » est arrivée et, par groupe de huit ou dix, nous sommes allés chanter dans les fermes des environs pour inviter les gens et les préparer aux réunions qui devaient avoir lieu la semaine suivante. Au cours de la mission, nous avons aussi eu l'occasion de donner nos chants en essayant de rendre un témoignage chrétien.

Mais le second trimestre fut le plus actif. Après la rentrée de Noël, au mois de janvier, nous faisons notre première grande sortie à Tence, petit village situé à 8 kilomètres d'ici. Fort bien accueillis par le pasteur, nous passons là-bas une bonne après-midi ; heureux de notre journée, nous repartons à pieds pour le Chambon dans la neige et la gadoue.

« Dimanche 24 février, sortie de Chorale au Mazet.

« Dimanche 24 mars, sortie de Chorale à Saint-Agrève.

« Dimanche 31 mars, concert au Chambon, à 20 heures 30. »

Voilà ce que nous lisons sur notre tableau d'affichage aux Genêts... et les répétitions continuent.

Le 24 février, à 8 heures, toute la chorale est prête à partir chanter... toujours chanter...

Le premier chœur est donné au culte du matin, et l'après-midi, après une courte bataille de boules de neige, nous voilà de nouveau prêts pour le concert spirituel ; nous ne sommes pas encore très sûrs de nous et malgré quelques petites erreurs, nous sommes toujours entraînés par notre chef et tout finit bien.

Un mois après, la chorale, toujours par monts et par vaux, marche et roule (la moitié étant en vélo) vers Saint-Agrève. Il fait un temps splendide et, les yeux brillants de joie, nous sommes heureux de pouvoir rendre une fois de plus notre témoignage. Après le déjeuner, où le pasteur nous offre cordialement du café et de délicieuses oreillettes, nous allons faire un tour sur le « plumet » de Saint-Agrève, petite hauteur boisée située hors du village et d'où l'on a une vue très étendue. Après cette agréable détente, nous redescendons vendre quelques programmes, puis nos chants éclatent véritablement dans le petit temple. Le concert comporte deux parties : dans la première, quelques psaumes de louange, un hymne au Créateur et des chants sur la naissance du Christ, puis le « Notre Père ». La seconde partie évoque la Passion et la gloire de Notre Sauveur, puis la certitude de notre croyance et nos désirs ardents d'atteindre la perfection du vrai chrétien.

Enfin, c'est dans notre village que nous allons chanter. A 8 heures du soir, nous sommes tous là, dans la salle annexe du temple, pour une dernière répétition. Décidés à faire de notre mieux et un peu émus, un moment de recueillement nous dispose à donner nos chants

dans l'esprit que nous voulons y mettre. L'auditoire est nombreux.

Le chœur terminé, nous repartons plus joyeux, heureux d'avoir, avec l'aide de Dieu, réjoui quelques âmes chrétiennes.

Au mois d'avril, avant les vacances de Pâques, nous faisons notre dernière sortie à Freycenet ; nous arrivons pour assister au culte. Après le déjeuner, comme les jeux ne perdent pas leur droit, une magnifique partie de gendarmes et de voleurs s'organise où les garçons nous épuisent à la course. Puis nous

repreons haleine et pour nous désaltérer la fontaine du village est la bienvenue. Devant un auditoire recueilli nous donnons le même programme. Enfin, avant de quitter le joli petit village, nous recevons du pasteur un bon goûter dont les délicieux petits pains et le chocolat sont appréciés de tous.

La chorale / Nous avons encore beaucoup de progrès à faire avant d'atteindre la perfection. Mais nous voulons avant tout être des témoins fidèles et chanter à la gloire de notre Dieu.

Echos de la visite de Costil et de De Robert

En janvier, Cigogne nous avait annoncé que nous aurions au mois de mai la visite du C. N. Depuis longtemps donc les Eclaireurs préparaient leurs locaux en vue de cette visite.

Le dimanche 5 mai, en toute hâte, les froissarteurs construisirent une chaise à porteurs. Il devait arriver mercredi 8. Mardi matin, en dernière heure, on nous annonce son arrivée pour jeudi. De Robert arrive sans esclandre le mercredi soir. Enfin jeudi, le temps ayant fait un effort pour s'améliorer, le groupe local se rassemble sous le regard admiratif de nombreux curieux et sous la surveillance étroite de nombreuses huiles, dont le C. Di. A. Enfin, avec quelques minutes de retard, le C. N. entre en gare. Après une vague présentation, il se hisse, non sans crainte, sur le palanquin et, porté par huit malheureux froissarteurs, il part à la tête d'un nombreux cortège. A noter cette réflexion d'une villageoise en le voyant passer : « Il aurait bien pu se mettre en uniforme ». C'est ce que nous, « les Heures Claires », lui fimes comprendre pendant son premier repas au milieu de nous. L'après-midi même, il rencontrait les Eclaireurs. Il y eut des surprises. Ce

monsieur n'aime pas la cravate (brûlure deuxième degré, lois...). Après cette après-midi chargée, il passait la soirée



avec les chefs dont il secoua la torpeur (d'après les racontars). Les Routiers en prirent aussi pour leur grade, le vendredi soir. Ce même vendredi soir, les aînés de plus de 18 ans (en principe)

furent très intéressés par les laïcs de nos deux visiteurs sur les équipes unionistes et l'évangélisation. Le samedi matin, le C. N. daigna se lever de bonne



heures (7 h. 45). Enfin, avant de nous quitter, à 2 h. 30, il dut faire un petit 100 mètres (celui qu'il n'avait sans doute pas fait le matin) derrière le car qui

partait sans l'attendre. Le soir, très chic réunion présidée par De Robert sur « L'évangélisation et les beaux jours que nous pouvons vivre ». Le lendemain di-



manche était consacré à l'évangélisation à Dunières. Ce fut une très chic après-midi dont beaucoup se souviendront.

HÉRON C. et CASTOR V.

SI NOUS PARLIONS SCOUTISME ?

Pour une fois, nous délaïsserons notre petite sphère du Collège pour nous tourner vers deux milieux que nous avons souvent côtoyés, sans essayer d'approfondir.

Nous sommes généralement tentés de croire que seul le scoutisme étudiant est viable et que tout essai en milieu populaire ou rural ne peut donner que des résultats précaires. Lorsque nous portons ce jugement, ne sommes-nous pas aveuglés par un préjugé tenace qui

fait du monde étudiant bourgeois le seul ambassadeur de la « petite marotte » de Baden Powell ?

Nous ne prétendons pas apporter ici une solution à ce problème si souvent débattu et qui a été l'objet de plusieurs études intéressantes au dernier Conseil National de Strasbourg. Mais nous voudrions vous amener à comprendre ceux que nous appelons « Frères Eclaireurs » et que nous délaïssons pourtant, en les considérant comme les enfants pauvres,

les délaissés de notre grande fraternité.

Scoutisme en milieu ouvrier ; il serait plus juste de dire en milieu populaire, car les jeunes Eclaireurs des troupes de Belleville, de Billancourt, etc. ne sont pas exclusivement des ouvriers, mais aussi des écoliers et de jeunes « Poulbot » de la grande capitale. Mais en principe il s'agira surtout des enfants dont la famille « tire ses moyens d'existence dans le processus de la production, uniquement en vendant ses bras, sa force de travail ».

La famille comprend de nombreux enfants manquant de culture et très peu instruits. Pourquoi ? Parce que la famille ne peut se permettre d'envoyer un enfant en classe durant de longues années. Alors elle attend, avec impatience le moment où il pourra, lui aussi, prendre le chemin de l'atelier ou de l'usine et aider le père dont le métier est pénible et la paye souvent insuffisante.

Jusqu'à quatorze ans l'enfant ira à l'école, et il se formera seul, le père ne s'occupant pas de son éducation, soit par manque de temps, soit par incapacité. Il résultera, de cette liberté, un sens aigu de la débrouillardise, et une maturité précoce qui s'accroîtra lorsqu'il commencera son apprentissage. Cette nouvelle phase de son développement n'est pas sans avoir une influence néfaste sur sa santé, son caractère et son âme. A cet âge, l'enfant est déjà lancé dans la bataille de la vie, et il est à la merci des mauvaises fréquentations, des mauvais exemples et des raisonnements faussés par le manque d'instruction. En sortant de classe, ou en rentrant du travail, l'enfant dispose de son temps ; il l'utilise généralement à flâner dans la rue avec sa bande de « p'tits potes », dirigée par un « caïd ».

Avez-vous remarqué la place tenue par la famille dans cet emploi du temps ? Elle est presque inexistante, et le foyer ouvrier ressemblera trop souvent à une auberge, où l'on se rendra pour manger et pour dormir. Si nous pénétrons dans l'une de ces maisons lézardées, nous sommes frappés par le décor et par l'organisation de la vie en communauté.

Le mot d'ordre est : gagner de la place. Et il est facile d'en déduire les conditions hygiéniques et morales dans lesquelles ces enfants vivent : promiscuité, manque d'air, absence de propreté et de vie familiale, sont les agents fidèles de la tuberculose et de la médiocrité morale.

Ce tableau vous paraît peut-être un peu romancé, et, pourtant, il existe en plusieurs centaines d'exemplaires. Dites-vous bien que l'ouvrier, propriétaire de son petit pavillon en banlieue, est très rare, et que, souvent, celui-ci ne fait plus partie du milieu populaire, sa paye lui permettant de s'évader et de s'apparenter à la bourgeoisie.

Cette étude est bien trop sommaire, mais elle nous permet cependant de tirer quelques conclusions sur le problème qui nous intéresse ici.

Ne croyez-vous pas que l'idéal scout s'adresse aussi bien à ces jeunes qu'à nous, collégiens ? Certes, il n'aura pas du tout le même sens, ni le même visage, mais il sera un outil qui leur permettra de comprendre le sens de leur vie, le sens de la vie communautaire (le système des patrouilles ne ressemble-t-il pas étroitement à la bande de tout à l'heure ?).

Le Scoutisme leur permettra de s'arracher à l'atmosphère malsaine de la rue, et leur fera connaître les joies de la vie en plein air. Le jeune ouvrier possède comme vous une soif d'idéal et d'évasion, mais il faut développer ce sentiment en lui. Il aime se trouver seul à seul avec lui-même et méditer, contempler, mais son train de vie le pousse dans une direction opposée, et il n'ose pas rester seul en face de ses « copains ». Il aime s'ébattre dans la nature et voir le soleil ruisseler sur son corps, mais il faut lui en donner l'occasion, il faut lui montrer le chemin.

Et là, le Scoutisme doit engager une lutte sans merci contre des ennemis redoutables, qui ne sont pas seulement les conditions de vie exposées ci-dessus, mais bien plutôt, les attraits de la ville et les joies factices qu'elle présente aux jeunes avides de plaisirs. N'est-ce pas

compréhensible après le travail de la semaine et devant l'indifférence des parents ? Ces ennemis ont pour lieutenants les bals, les cinémas, les kermesses, les faux avantages offerts par les partis politiques, et aussi — doit-on le dire ? — par l'Eglise Catholique.

Comment remporter la victoire et avoir une action efficace ? Il est plus aisé d'en parler sur le papier que de le réaliser, mais voici néanmoins quelques indications :

1) Le Scoutisme doit, et c'est urgent, repenser sa méthode pour qu'un Scoutisme vivant naisse en milieu populaire. Les thèmes « Indianisme, Chevalerie » sont un peu puérils ici, car les jeunes ouvriers n'aiment pas le Scoutisme imaginaire que nous avons l'habitude de vivre dans nos troupes.

2) Nous devons fraterniser davantage avec les troupes populaires, pour que les chefs se sentent entourés et compris, pour que les « Eclaireurs Poulbots » réalisent la grande fraternité scoute. Nous devons aller voir ce qui s'y passe pour former les plus ardents parmi eux. Eux seuls peuvent comprendre vraiment les besoins de leurs camarades et avoir de l'influence sur eux et sur leur famille. On se méfie toujours de ce qui vient de l'extérieur, et surtout de ce qui vient de l'Eglise.

3) Pourquoi ne pas inviter une troupe ouvrière pour le camp d'été ? Nous essayons de le faire cette année en invitant une troupe de Charenton et de Clermont.

4) Toi, Chef, si tu es libre, n'hésite pas à passer un ou deux mois comme moniteur dans une colonie de vacances de la « Maison Verte ». Tu t'enrichiras et tu apprendras à ces gosses les beautés du Scoutisme, ce qui les incitera à continuer en octobre.

La place manque ici pour proposer des suggestions et aussi pour mettre le doigt sur les difficultés sous-jacentes. Mais, si nous le voulons, nous trouverons le moyen de pénétrer profondément dans ce milieu qui s'ouvre à nous pour y apporter notre joie et, surtout, notre Foi.

Car, au fond, c'est là le vrai problème. Le Scoutisme n'est pas une Eglise dans l'Eglise, et le but qu'il doit viser n'est pas tellement de conquérir des jeunes que d'amour des âmes à Christ, le Chef. Si nous voulons être fidèles à l'ordre du Christ, nous devons être l'instrument qui labourera et semencera ce champ encore en friche, qui doit pourtant donner la récolte des greniers célestes.

CIGOGNE S.
(C. Di.)

Le Scoutisme à la Campagne

Tel est le sujet auquel, à la demande de R. H., je voudrais essayer de vous intéresser. Comme il est très vaste et un peu vague, nous le limiterons à cette question, que plusieurs d'entre vous se sont sans doute déjà posée, à savoir : *d'où vient que le scoutisme soit si peu répandu à la campagne ?*

C'est que, disent certains citadins, « le scoutisme n'est pas fait pour des paysans » et ceux-ci d'ajouter : « Le scoutisme ne nous apporte rien : soleil, air pur, gymnastique, bricolage, tout cela

nous l'avons déjà ; quant à la loi, au morse, que voulez-vous que nous en fassions ? Pas besoin de tout cela pour semer, bêcher ou moissonner ! Nos pères s'en sont bien passés ! ».

Ces considérations paraissent fort justes ; essayons, néanmoins, de les examiner un peu plus près.

D'abord : « *Le Scoutisme n'est pas fait pour les paysans* ».

Sans doute, lorsque B. P. créa les « Boy-Scouts », ne pensait-il pas spécialement aux jeunes ruraux, mais songeait-

il plus spécialement aux jeunes citadins. Si le scoutisme tel qu'il est pratiqué par nous, bourgeois, ne convient pas à ceux de la campagne, il est de notre droit, sinon de notre devoir, de procéder aux adaptations nécessaires. On pourra consulter avec profit des mouvements qui ont déjà étudié ce milieu : U.C.J.G et J.A.C., etc.

Certains ont entrepris ce travail, qui n'est pas minime, certes. Peut-être n'ont-ils pas encore parfaitement réussi, néanmoins, ils ont constaté que le scoutisme peut convenir aux jeunes ruraux. D'ailleurs les unités existantes, si peu nombreuses soient-elles, en sont une preuve suffisante.

Examinons maintenant la seconde critique : « *Le Scoutisme n'apporte rien aux paysans* : soleil, air pur, gymnastique, bricolage, ils ont tout cela et en abondance » dit-on... mais ne leur manque-t-il rien, même sur chacun de ces points ?

a) SOLEIL. — Il est bien connu de chacun d'eux, soit qu'il endure l'ardeur de ses rayons pendant les grands travaux de l'été ou sa demi-retraite durant les jours si courts de l'hiver. Mais combien y en a-t-il qui en jouissent vraiment ?

Nos camps, en leur en montrant les divers aspects en des lieux différents : l'aube et le crépuscule, par exemple, en montagne, en mer, sur une île, au pôle ou ailleurs, ne seraient-ils pas un moyen de le leur faire apprécier ainsi que le reste de la nature ?

b) AIR PUR. — Ils en ont, certes, moins besoin que ceux de la ville ; mais parce qu'il suffit de faire deux pas devant la porte pour le respirer à volonté, est-ce une raison suffisante pour qu'il soit prosaïque des abords et de l'intérieur de la ferme ?

N'a-t-on rien à leur apprendre sur ce point, surtout lorsqu'on a vu une ferme modèle ou simplement une ferme d'Allemagne ou de Suisse ? A titre de renseignement, en voici quelques aspects : fosse communiquant par un conduit à siphon avec les étables, les w.c., l'évier et le fumier ; celui-ci est placé à proximité à l'intérieur d'un carré en maçonnerie dont le sol est bétonné, une pompe mobile peut être disposée de ma-

nière à l'arroser de purin si cela est utile.

Étables spacieuses, bien éclairées, que l'on peut facilement laver à grande eau, et où le bétail boit quand il a soif.

Intérieur coquet, lavé tous les samedis après-midi, refait presque tous les ans à la chaux, agrémenté de frises en couleur faites au moyen d'un rouleau imprimeur, ce qui est plus économique et plus propre qu'une tapisserie derrière laquelle se cachent toutes sortes de parasites et que l'on renouvelle tous les dix ans, pour un mariage ou quelque autre grand événement.

Baies grandes, laissant entrer à flots l'air et le soleil.

Douches chauffées naturellement par le soleil ou, au besoin, par le fourneau, ce qui est facile à réaliser et assez agréable, après une journée chaude et bien remplie, pour en justifier l'installation.

Eau courante, outillage électrique, etc., etc., notamment un piano, ce qui est rarissime chez nos paysans, et est la marque d'une certaine culture et d'un certain goût artistique.

Tout cela est la source, non seulement d'agrément et de bien-être, mais encore d'économies appréciables.

C'est à nous d'en donner le désir aux jeunes paysans dans nos réunions, nos camps, nos visites en ville, à des fermes-modèle, à l'étranger, et, quand ils l'auront réalisé, peu nombreux seront les départs pour l'usine, le bureau.

c) GYMNASTIQUE. — Il semble qu'il ne devrait y avoir rien à dire sur ce sujet, cependant la matière ne manque pas.

N'est-ce pas surtout à sa démarche, son manque de souplesse, que l'on reconnaît un paysan, en quelque lieu que ce soit : dans la rue, à l'armée ? Et a-t-il la moyenne dans ses performances ? — quelques fois. Sait-il nager ? — rarement.

Une gymnastique rationnelle, le jeu, le sport, corrigent vite cela.

d) BRICOLAGE. — Beaucoup de paysans le connaissent, mais très souvent bien imparfaitement ; de plus, il y a ceux qui

l'ignore. Rares sont nos coins de France où ils savent tirer parti des longs mois d'hiver. La menuiserie est une excellente source de revenus. Pourquoi, dans leur jeune âge, ne l'apprendraient-ils pas ?

Cela leur permettrait de moins peiner l'été et de s'offrir, de temps à autre, quelque répit : camps, voyages, etc.

Même, question *culture*. Nous pouvons leur apporter quelque chose, en les mettant en rapport avec telle école, en faisant des expériences en patrouille et plus tard en équipe. Les unités se faisant part, l'une à l'autre, de leurs résultats.

Il est encore bien des points où nous leur apportons plus que rien ; pour deux notamment les résultats sont manifestes :

1° JOIE. — Que de jeunes paysans ont un visage sombre et ressemblent à des vieux avant l'heure. Combien ne savent pas de quelle manière passer le dimanche après-midi, sinon à flaner le long des routes, à faire une partie de billard, ou, c'est seulement le cas de l'élite, à danser. Ceux qui sont venus chez nous ont appris qu'il y a mieux et souvent à meilleur compte.

2° JÉSUS. — Le scoutisme s'efforce de le faire connaître, et, il n'a pas été étranger à la conversion de certains jeunes de la campagne qui, aujourd'hui, se préparent à consacrer leur vie au service du Maître.

Il serait facile de montrer que la *loi* peut leur rendre quelque service dans leur vie de chaque jour et que le *morse*, tout rébarbatif qu'il paraisse, est un moyen amusant et peu coûteux de se délier l'esprit.

Mais alors, puisque le scoutisme convient aux paysans et peut tout leur apporter, d'où vient qu'il soit si peu répandu parmi eux ?

Serait-ce qu'ils le refusent ? Sans doute est-ce assez dur et assez long de leur faire admettre un nouveau genre de vie et de distractions, mais à condition de les prendre suffisamment jeunes et d'avoir un peu de patience on y arrive, même dans les coins les plus arriérés. Seu-

lement *les personnes de bonne volonté*, qu'on a l'habitude d'appeler chefs, *vraiment décidées à donner un peu d'elles-mêmes pour développer le scoutisme à la campagne sont rares*. Je sais bien que cela n'est pas donné à tout le monde ! Beaucoup sont vite fatigués et se déclarent battus dès le premier échec. Sans aller jusqu'à « septante fois sept fois » ; y a-t-il quelqu'un qui s'étant mis au travail de tout son cœur en demandant à Dieu de l'aider, puisse dire qu'il n'est arrivé à rien ?

Rappelons un petit fait d'histoire. — Jusqu'à cette guerre, le scoutisme était pratiquement inconnu à la campagne. Parmi les réfugiés et les soldats que les paysans accueillent, à la débacle, se trouvent des scouts. Partout où il en est un de décidé, il sème sa graine et une patrouille naît. Il faut dire qu'il y eut plusieurs de décidés, car les demandes de reconnaissances furent nombreuses, notamment dans le Centre et l'Ouest. Dès le départ des fondateurs, les jeunes unités commencèrent à dépérir, les unes après les autres. Les rafles des Allemands et la déconsidération du gouvernement de Vichy, qui avait favorisé le scoutisme, n'y furent pas étrangères. Mais, partout où il y eut quelqu'un pour prendre l'unité en main, elle a subsisté. D'où le problème que tout chef doit résoudre à partir du jour où il entre en fonction : Qui me remplacera si je viens à partir ? Est-il prêt pour cela ?

A remarquer que la plupart des unités existant actuellement à la campagne sont unionistes. Pour les S.D.F., cela semble dû au fait, qu'en général, les prêtres catholiques ne tiennent guère au scoutisme d'origine anglaise, d'ailleurs ils ont à leur disposition la J.A.C., et il faut reconnaître que ce mouvement convient bien aux ruraux. Quant aux E.D.F., si nos paysans n'ont pas une foi aussi vive que celle de leurs pères, ils n'en demeurent pas moins attachés à leur religion, notamment lorsqu'il s'agit de l'éducation de leurs enfants. Mais c'est encore, et surtout, comme pour les E.U., une question de personnes de bonne volonté.

Il n'est pas indispensable pour répon-

dre à ce titre, d'être expert dans la matière : l'outil achève de se polir et de se façonner à l'usage. Un peu de « quelque chose dans le ventre », d'amour surtout, et c'est suffisant pour arriver à un bon résultat.

Le travail est dur certes, et le champ à cultiver immense, mais le propriétaire est le Tout-Puissant.

Avec Lui, rien à craindre pour la paye, même si l'on arrive seulement à la onzième heure ; demandez-Lui, si ce n'est déjà fait, de vous embaucher, et vous serez une de ces personnes de bonne volonté.

Si je ne craignais de laisser votre pa-

tience, je vous présenterais volontiers, maintenant, l'une de ces unités rurales unionistes, et vous conterais l'histoire de *Bastianou Chambon/Lignon II*, fondée par Naho, fils du Léopard ; elle comprend : une équipe d'ainés, formée en novembre 1945, par les cinq plus vieux éclaireurs de la troupe ; Trois patrouilles : deux anciennes, les *Cerfs* et les *Pics-Verts*, une toute jeune, les *Ecureuils*, créée récemment aux Tavas.

Si la chose vous intéresse, je vous en parlerai la prochaine fois.

*L'herbo fino de Moun-plasé.
(fillio d'un coupo-bers).*

CHRONIQUE ARTISTIQUE : LA PEINTURE

A PROPOS DE CUBISME

Le nom de Picasso est devenu, de nos jours, universellement connu. En effet, qui n'a pas admiré ou critiqué ses toiles. Les discussions qu'a soulevé l'art de ce grand peintre, ont été aussi innombrables que passionnées ; je dis grand peintre, car n'est-ce pas une preuve de génie d'être l'objet de huées ou d'idolâtrie ?

Malheureusement, la plupart de ceux qui parlent contre le cubisme — et surtout chez nous, les jeunes — n'ont jamais voulu en comprendre le premier mot.

Ils sont sous le coup du naturalisme et cherchent dans la peinture moderne un moyen de séduction, tels que l'intensité du sentiment, le caractère de la physionomie, l'espace et le mouvement.

Le néophyte, lui, cherche tout de suite une issue, par la traditionnelle question : « Qu'est-ce que ça représente ? ». Il est noyé par tant de couleurs et de formes géométriques. Un autre, avec une pointe de pédantisme, dira que « c'est de la peinture de fumiste ».

Nous ne pouvons pas rester neutre à l'égard de cet art, nous devons prendre position, ou pour, ou contre. Dans un

cas comme dans l'autre, nous devons en examiner les principes fondamentaux pour le comprendre ou pour le critiquer.

Ce n'est donc pas une histoire du cubisme que je veux écrire ici, car il faudrait au moins le journal entier pour la développer, mais je tiens seulement à exposer ci-dessous ces principes fondamentaux qui permettront de mieux le comprendre.

Le cubisme est né d'un mot de Cézanne, que ses adeptes mettaient en application stricte : « Tout n'est que cylindres, cônes et sphères ! ».

C'est donc faire une synthèse géométrique de la nature.

Pourquoi est-ce que les spectacles que nous préférons, sont les effets du matin et du soir ? C'est-à-dire ceux dans lesquels la nature nous apparaît simplifiée par la pénombre ? Nous retenons, aussi, plus facilement un visage par un trait caractéristique. Nous ramenons donc tout à une géométrie. Et soumettre à cette géométrie les œuvres picturales, tel a été le mérite du cubisme. Comme dans une caricature l'auteur nous laisse souvent deviner la fin d'une ligne ou

d'une surface, l'artiste avec cette géométrie n'a plus à emprunter à la nature que des éléments fragmentaires. Ce qui nous explique que sur une même toile, nous puissions voir une tête à double face, ou dotée d'un nez situé sur le côté du visage : les éléments ne sont donc plus vus d'un même point, mais pris tout autour du personnage ou de l'objet. Ainsi il est permis de juxtaposer les divers éléments en une seule figure.

Le Réalisme, si bizarre que cela paraisse, tient une large part dans le cubisme. Le peintre aura le souci de la représentation réelle d'un objet. Comment se libérer de la vision et de la représentation qui justement la déforment ?

Il ne peindra donc pas les objets qui sont devant lui, mais ce qu'il en sait.

Telle table, qui dans le champs de vision se présente ovale, il la représentera ronde, comme elle est.

Si l'artiste fait la synthèse de ce qu'il

voit et ce qu'il reproduit, nous devons pour mieux comprendre l'œuvre, en faire quelquefois l'analyse.

Enfin nous voyons, comme il a été dit plus haut, que tout sentiment, toute physionomie en sont exclus. Toute la vie d'un Dürer ou d'un Delacroix, tout le geste dramatique d'un Daumier, ou le visage mystérieux d'un Titien, la peinture cubiste ne les voit plus surgir.

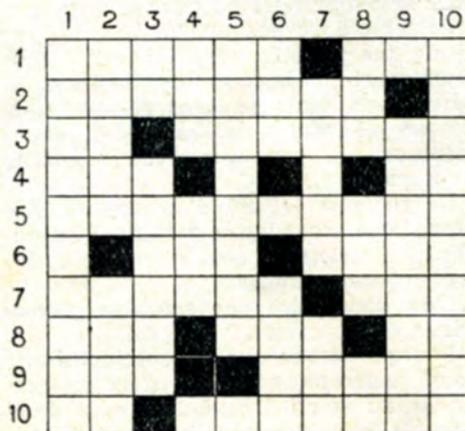
Je terminerai en citant ces mots, d'accents prophétiques, d'un grand critique d'art parisien : « Cette peinture ne sera accessible qu'à la faveur d'un développement intérieur comme basé sur un humanisme nouveau. Le nombre des fanatiques de la peinture décroîtra.

Mais ne vaut-il pas mieux renoncer à l'association pléthorique de ceux qui voient dans le sourire de la « Joconde » la plus sublime création artistique ?

M. B.

MOTS CROISÉS

par J. MARCESSE



HORIZONTALEMENT

1. Claires au Chambon. — 2. Pendant la messe. — 3. Pronom personnel ; légume. — 4. Trois lettres d'ànon ; initiale de celui qui découvrit le Cap de Bonne-Espérance. — 5. Communiquait. — 6. Celle dont parle Stevenson contenait un trésor ; venir au monde (présent). — 7. En Prusse ; trois lettres de lyrisme. — 8. Pronom personnel ; provient du chêne ; phonétiquement : cachet. — 9. Une des Cyclades ; maréchal de France. — 10. Avec docteur ; espionnent.

VERTICALEMENT

1. En géométrie. — 2. En forêt ; colonie pénitentiaire du Nord. — 3. Deux lettres de pull ; ce sont la présence dans un lieu prouvé par la présence dans un autre. — 4. Préposition (renversé) ; 6. (a) horizontal (renversé), — 5. Boucher (au présent). — 6. Trois lettres d'Ibis ; département. — 7. Constellation ; patriarche. — 8. Animal domestique ; dans les Basses-Pyrénées ; coutume (renversé). — 9. Humilier. — 10. Savoirs étendus.

SOLUTION DU 1^{er} PROBLEME

HORIZONTALEMENT. — 1. Cagibi. — 2. Ocelot. — 3. None. — 4. D. T. — 5. Tarer. — 6. Été ; et.

VERTICALEMENT. — 1. Comète. — 2. Ac ; at. — 3. Genre. — 4. Ilote. — 5. Bon ; re. — 6. Item.

SOLUTION DU 2^e PROBLEME

VERTICALEMENT. — 1. Homothète. — 2. Edène ; fœdus. — 3. U ; ahbis. — 4. Rap ; Ell. — 5. loos. — 6. Iis ; gaud. — 7. Eibing ; yst. — 8. Tot ; tan ; so. — 9. los ; Rosen. — 10. Es ; fions. — 1. Heures ; ale. — 2. Obla- tion. — 3. Me ; potreau. — 4. Ona ; B. D. — 5. Téléphonat. — 6. Ile ; nait. — 7. Eibing ; yst.

SOLUTION DES CHARADES

1. — Saint — faux — nie ; Symphonie.
2. — Pot — lit — son ; Polisson.
3. — Til ; alcali vola-t-il ;
Bu ; Bucephale et Phalsbourg ;
R. ; Rivoli et Lycée Saint-Louis.
Tilburie.

ANNONCES

CHERCHONS tram hors d'usage, de préférence invalide de la Marne, pour transport prof., poids léger, vitesse maxima, type « montée sans rails ».

ECHANGEONS terrain de sport éventé, inondé, glacé, marécageux (pour élevage de palmipèdes et d'échassiers) contre salle de gymnastique modeste (3 m. sur 4 m.) à plafond imperméable. Faire offres à la Rédaction, sous chiffre « 3.482 Climat du Plateau ».

RECOMMANDONS invention sensationnelle, s'adaptant à toute circonstance, facile à manier, effet surprenant, inoffensive mais efficace, régulatrice de la vie communautaire, accessible à tous, prix modéré : Cloche électro-magnétique avec ramifications dans les pensions et maisons des professeurs.

VENDONS pieds de tables et dossiers de chaises en bon état, 20 francs la douzaine, au profit de la menuiserie Michel Euzenat.

OFFRONS salles de classe, air montagne, recommandées élèves asthmatiques immunisés contre otites.

CHERCHONS professeur, modèle « Ailes fixes », pour enseigner sciences en sixième et Philo-Math. Sous « 56732 Everywhere ».

SIGNALEZ bicyclette type « Géant », dérobée au clair de lune devant Genêts-d'Or, route de Tence. Récompense de la Direction assurée.

RECOMMANDONS vernis fixe, efficacité prouvée meubles secrétariat, pour coller élèves exubérants. Sous « 123 Discipline assurée ».

PERDU objet précieux, uniquement usage écoliers, sans valeur pour autre citoyen, perdu sur voie ferrée Dunières-Le Chambon. Prière restituer avant juillet au propriétaire désolé. Sous « 98765432 La Quille ».

MARIAGE. Cherche compagnon pour la vie, de préférence muet, jeune (?), homme sportif, condition : premier de courses, porteur émérite de sacs tyroliens, photogénique, amateur de musique et d'autres bruits articulés. Sous « Ravito assuré ».



VIVE LA QUILLE !